

Lucien REBATET

Codreanu et la **GARDE DE FER**

Choses vues et entendues en Roumanie



herveryssen.com
herveryssen.net

Le texte présenté ici est constitué d'articles que Lucien Rebatet a fait paraître dans l'hebdomadaire Je Suis Partout entre le 23 septembre et le 28 octobre 1938. Nous y avons adjoint l'article du 9 décembre 1938 concernant la mort de Codreanu.

Différentes circonstances de ma vie ont voulu que la Roumanie est le pays étranger que je connais le moins mal, et surtout celui où j'ai le plus d'amis. Notre journal fut sans doute de toute la presse française celui qui a suivi le plus attentivement la longue crise roumaine de l'hiver dernier, et notre cher camarade Dauture en a été le plus lucide historien. Je n'étais pas retourné en Roumanie depuis près de cinq ans. Je serais indigne même d'effleurer du bout de ma plume la question juive, si je n'avais brûlé de savoir ce qui s'accomplit vraiment là-bas, au milieu du silence, des fausses nouvelles ou des congratulations officieuses les plus propres à attiser une curiosité de journaliste. J'ai donc consacré mes vacances à ce voyage. Gaxotte et Brasillach m'avaient demandé de le raconter ici. Je le fais avec d'autant plus de satisfaction qu'il se passe en Roumanie des choses passionnantes, que j'ai pu les étudier à loisir, que de pareils phénomènes politiques sont remplis d'enseignements fort actuels, et qu'enfin il n'est jamais mauvais de connaître la vérité sur un pays ami.

La Roumanie selon la légende

Chaque nation a sa légende. Celle de la France, pour les Roumains, veut, par exemple, que nous confondions régulièrement Bucarest avec Budapest, quand nous n'en faisons pas la capitale de la Bulgarie ; que l'on ne voie jamais chez nous d'officiers en tenue par crainte des bolcheviks et qu'à Paris l'on ne mange d'autres viandes que le cheval frigorifié. Ceci dit, les Roumains comptent du reste parmi les étrangers les mieux renseignés sur nous.

Il est déplorable que des voyageurs n'emportent chez eux que deux ou trois de ces truismes, comme c'est le cas de beaucoup d'Anglais et d'Américains. Mais j'ai appris, en faisant deux ou trois fois le tour de notre vieux continent, que la légende d'un pays ne doit pas être rejetée d'un bloc, que pour absurde et caricaturale qu'elle soit, elle n'a pas été forgée de toutes pièces. Il est certain par exemple que nous sommes fort ignorants de la géographie, que la République a essayé par tous les moyens de détruire le prestige de nos uniformes et que le bourgeois parisien se nourrit médiocrement, beaucoup plus chichement en tous cas que le bourgeois de Bucarest.

La légende roumaine en France a pour principale source les étudiants du Quartier Latin et les souvenirs de quelques régiments de notre armée d'Orient, qui traversèrent en 1918 et 1919 le pays dévasté décrit par M. Vercel dans *Le Capitaine Conan*. Il paraît donc que l'on vous demande dans les hôtels de Bucarest si vous désirez un lit avec ou sans femme, que les dames et les demoiselles de la société s'y disputent l'étranger à chaque détour de rue, que si les hommes affichent une telle élégance et remplissent à ce point les cafés, c'est qu'ils sont tous entretenus et répugnent à la plus petite tâche. On cite encore volontiers certains adages toujours attribués à un « moldo-valaque », tel que : « Etre Roumain, ce n'est pas une nationalité, c'est une profession. »

J'espère ne pas surprendre outre mesure mes lecteurs en leur révélant qu'il y a en Roumanie des milliers de jeunes filles vêtues du noir le plus strict jusqu'à dix-huit ans, élevées dans des couvents français, allemands ou dans des lycées de l'Etat avec une rigidité dont je

crois que la tradition s'est perdue même dans nos provinces ; que beaucoup de fonctionnaires de Bucarest sont tenus à quelque dix heures de bureau par jour ; que la prostitution est certainement moins prospère dans cette capitale que dans des cités d'apparence très boutonnée comme Lyon ou Amsterdam ; que je voudrais bien voir la tête de la France laborieuse si on lui appliquait la semaine de quatre-vingt-cinq heures couramment pratiquée pour le prolétariat de cette faïnéante de Roumanie ; que la paysannerie roumaine, enfin, conserve intacte des traditions familiales bien ébréchées dans notre Occident. Les Roumains s'étonnent de la liberté de nos rues. Et il est exact, ma foi ! que n'importe quel square de Paris, l'été, abrite des effusions que l'on oserait se permettre dans l'un des squares de Bucarest.

Pourtant, cela ne fait point de doute, on respire très vite en Roumanie une odeur de corruption. Elle ne tient pas le moins du monde aux choses de la chair, où les Roumains apportent sans doute une ardeur de méridionaux, mais certainement beaucoup plus de santé que des puritains insatisfaits. Cette corruption que la fable traduit si naïvement, est bien plus complexe. Elle tient à un mode de vie, à des plis de l'esprit, au frottement séculaire des Orientaux, des Turcs, des Phanariotes, des Slaves, des Juifs aujourd'hui. La servitude, qu'elle soit exercée sur l'étranger, comme jadis la Porte sur les Balkans, ou par une tyrannie autochtone, comme dans le cas du marxisme, est redoutable surtout parce qu'elle détourne un peuple du travail, dont il n'aura pas le profit, pour l'incliner au marchandage, aux trafics d'influences, à la quête des faveurs et des passe-droits. Bucarest, avec le remue-ménage fiévreux de ses grandes artères, n'indique point une race nonchalante. Aux champs ou dans les faubourgs, l'allure du prolétaire est bien plus souvent le trot que le pas. Cette hâte constante du pauvre bougre loqueteux vers une nouvelle corvée est même une des images qui frappent le plus l'étranger. Mais un désordre subtil s'insinue dans cette activité, et détourne finalement de leur but beaucoup de ces talents, beaucoup de ces rudes efforts. La Roumanie est pleine d'entreprises, inachevées et confuses, que l'on eût menées au bout facilement et à beaucoup moins de frais, tant de capitaux que de sueur humaine, avec un peu de discipline dans le travail et une probité au moins relative des principaux exécutants.

Mais les Roumains en sont-ils entièrement responsables ? Ce n'est pas la moindre des questions parmi toutes celles qui tiennent en haleine aujourd'hui ce pays.

Quelques instantanés

Un voyageur a le devoir de fixer quelques aspects des pays qu'ils traverse. La description reste encore l'un des meilleurs moyens d'expliquer un pays. Le Bucarest, bien dessiné, à peine un peu trop littéraire de M. Paul Morand, est certainement plus instructif et plus vrai qu'un tome d'économie politique et de démographie.

On s'est endormi, si l'on a pu, dans le rapide de Vienne à Bucarest, avec le souvenir de la correction silencieuse des nazis. Déjà, à Budapest, l'assaut bruyant du train, maintes physionomies brunes, maintes femmes plus vives et plus coquettes, annonçaient une autre latitude. Mais les fonctionnaires avaient encore la roideur des vieilles administrations à la prussienne. En deux heures de promenade, l'atmosphère solennelle et un peu lourde de la ville vous avait repris, la langue magyare vous avait étrangement dépaycé.

Le train stoppe au petit jour, au beau milieu de la steppe, dont la fertilité n'arrive pas à masquer la sauvagerie. La Roumanie commence là. C'est aussitôt un tohu-bohu d'uniformes, des casques à pointes

voisinant avec des bérets d'alpins, des casquettes anglaises et les vareuses blanches du général Dourakine. De longs gaillards délurés et narquois, en complets clairs, un chapeau de paille sur l'œil, envahissent les wagons. Ce sont les douaniers, les policiers qui sondent vos bagages, scrutent vos passeports page à page, avec une ombrageuse minutie, puis, s'accotant familièrement à la porte, vous félicitent sur le bon goût de vos cravates, grillent une cigarette amicale et s'éloignent enfin à regret en vous laissant comprendre que, malgré tout, on aura l'œil sur vous.

Un faquin minable trotte éperdument sur les talons de ces seigneurs. C'est une espèce de fonctionnaire, lui aussi, puisqu'il est préposé à la remise en place de vos valises, et vous lui glissez quelques leis. Mais en geignant lamentablement, il tend l'autre main, s'agrippe, semble près des larmes. Un Roumain somptueusement vêtu vient à votre aide, lui donne la chasse. Le faquin s'incline très respectueux devant le boyard, dans un flot de paroles, mais ne lâche pas pied. Il n'est pas impossible qu'un vrai procès s'engage, bientôt arbitré par une demi-douzaine de témoins. Un petit trait à retenir : la volupté de la discussion, à propose de rien et de tout, pour l'amour de l'art. On la retrouvera sous mille formes, tout le long du chemin.

La première ville qui se dessine à l'horizon se nomme, selon l'âge des cartes et des guides, Grosswardein, Nagy-Varad ou Oradea-Mare. Elle est d'ailleurs blanche et rose, dans une auréole de poussière, avec une infinité de petites maisons semées sur un plan très fantaisiste, comme le sont toutes les villes, sauf les saxonnes, entre Budapest et la mer Noire.

Le train s'est vidé de tous les Hongrois de Budapest qui viennent là passer leurs vacances dans le reste de la famille. Diable ! la moitié sont Juifs. Les manuels innombrables de l'irrédentisme magyar ne le disent pas.

Par chance, nous avons un wagon roumain. Ce sont maintenant, avec les Autrichiens, les meilleurs de toute l'Europe Centrale. Le rapide soutient une moyenne très honorable, au moins égale à celle des chemins de fer allemands. Les nouvelles locomotives, fabriquées en Transylvanie, sont imposantes. Sur ce point capital, l'équipement du pays a beaucoup progressé. Le matériel est infiniment mieux tenu que chez nous. Des femmes de service s'affairent, balai et plumeau à la main. Tous les trains que nous croisons sont bondés. Le nôtre aussi. Les Roumains sont des voyageurs infatigables. Le budget des chemins de fer ignore le déficit. Par malheur, sur cette ligne au trafic intense, il n'y a encore qu'une seule voie, et il en est presque partout ainsi.

Notre compartiment vient de se remplir de Roumains tout à fait authentiques : des officiers, une jeune femme qui professe dans un lycée, un magistrat. Au bout d'un quart d'heure, nous bavardons tous en français du ministère Daladier, et après quinze kilomètres, surtout après la Hongrie, il me semble que je me rapproche de chez moi.

Les chefs de gare ont tous dû sortir ce matin de chez le meilleur faiseur, et arborent d'impeccables vestons sous de splendides casquettes rouges. Mais les cheminots sont efflanqués, crasseux, presque en haillons. A l'heure du déjeuner, la morne table internationale des wagons-lits s'égaye d'une foule de hors-d'œuvre, de poissons succulents, d'un vin qui, enfin, n'est plus prohibitif. C'est l'accueil de la cuisine roumaine, plantureuse, pleine d'imprévus, trop riche d'épices et de sauces pour nos estomacs du Nord, mais si réjouissante après quelques jours de régime germanique.

Un coin dans les Karpathes, refuge nécessaire pour quelques semaines contre les chaleurs tropicales de la plaine. Un Parisien transporté ici nuitamment par avion aurait assez de peine à y reconnaître la

notion classique du pays balkanique. Superbe route goudronnée, villas pimpantes, Kyrielles de voitures américaines. Horizon d'admirables forêts, dont nous avons presque perdu en France le souvenir. N'étaient les fiers à-pics des cimes, le paysage serait presque trop peigné, trop suisse. Il faudrait aller chercher plus haut, vers le Nord, les Karpathes romantiques où l'on chasse encore les ours. Sinaïa, avec ses torrents, ses palaces, ses charmantes maisons roumaines (que le pays n'est-il construit tout entier dans ce style !), ses châteaux royaux aux clochetons germaniques sent un peu le décor bien épousseté, mais ce décor est parfaitement réussi.

Une nuit de chemin de fer, et me voilà à l'autre bout du monde, en pleine Dobroudja. D'admirables paysages d'eaux couverts de nénuphars et d'oiseaux bleus et roses de contes de fées prolongent le Danube à l'infini. Des minarets se dressent sur les villes. Puis voilà le désert, face à la mer, une terre féconde, mais sinistre, couleur de cendre, sans cailloux, sans arbres. Une carcasse de cheval d'où des corbeaux s'envolent, pourrit à vingt mètres de la voie. De petites gares mélancoliques poussent de loin en loin, et les Roumains ont eu l'heureuse idée de leur donner des noms prestigieux : Neptune, Ovidiu. Il n'en faut pas plus pour faire surgir de ces paysages élémentaires, ces paysages de commencement du globe, toute une mythologie farouche et grandiose. Ces flots sombres et puissants, ce sont bien ceux du Pont-Euxin, battus par le trident des dieux irrités. Ovide mourut par là. Comme l'on comprend les *Tristes* ! Mais ce souvenir, à deux mille ans de distance, demeure un héritage vivant pour une nation qui apprit sa langue des légionnaires.

A quinze lieues de là, dans une anse de la mer Noire, Mangalia. Un demi-mètre de poussière sur une vague piste et sur toutes choses, sur les bourricots roussis, sur les arbres dont je ne sais plus le nom, sur le fez des Turcs centenaires qui somnolent le long des trottoirs. Une mosquée toute blanche, les effarants produits verts et visqueux, des salmigondis de dix races, des femmes mongoles aussi pures qu'au temps des grands Khans. Et au milieu de cette pouillierie levantine, un petit Deauville roumain, quatre ou cinq hôtels battants neuf, des villas du style Le Corbusier, des dancings, et deux cents jolies Bucarestoises en shorts et en pagnes à fleurs, manucurées et coiffées mieux qu'à Hollywood, le dernier hebdomadaire de Paris ou le dernier livre de Marcel Aymé à la main, évitant, avec un art miraculeux, de leurs orteils vernissés, les épiluchures du marchand de melons turco-gréco-judéo-arménien dont leur regard ignorera à jamais l'existence.

Bucarest enfin. Entre mille croquis, lesquels choisir ? Voici la gare, énorme, fleurie, magnifiquement distribuée, pourvue de tout le confort imaginable, une vraie gare de capitale. Mais la sortie débouche sur un terrain vague, bosselé, sans un lampadaire, que termine une palissade pourrie.

De loin, Bucarest découpe sur un ciel éblouissant une silhouette à la Chicago avec ses gratte-ciel et ses buildings.

Mais avant d'atteindre ces géants de la banque, de l'assurance et du pétrole, vous traverserez une immense bourgade, aussi étendue que Paris, avec ses maisons de deux étages, ses rues où, sur cinquante mètres, vous rencontrez le Petit Trianon, un chalet suisse, une façade hispano-mauresque, un cube nu de ciment armé, le tout épousant les méandres d'une paisible anarchie qui ne manque du reste point de charme lorsqu'on a bien voulu s'y habituer. Les chariots à quatre roues des Barbares du V^e siècle y coupent la route à d'étincelantes Packard. Vous passez incontinent du macadam à la fondrière, au point que l'on pourrait se demander si chaque habitant n'a pas fait construire devant sa demeure le trottoir correspondant à ses revenus. Cha-

que pavé représente un pot-de-vin. Cependant, le nettoyage de la voirie est bien assuré. La malpropreté ne commence en Roumanie qu'avec la misère absolue, avec la juiverie ou le sordide cosmopolitisme des ports du Danube et de la mer. Le Roumain est peut-être le seul Méridional qui ait pour premier luxe de se laver, de blanchir et de fourbir sa demeure. Lorsqu'il est sale, c'est le signe qu'il crève littéralement de faim. Le cas, malheureusement, n'est point si rare.

A Bucarest, une controverse avec un chauffeur ou un cocher peut inspirer à un Français encore mal entraîné à l'Orient des idées d'assassinat. L'instant d'après, il s'émerveille, il s'attendrit devant les plus belles et les plus riches librairies françaises qui soient au monde hors de Paris. Sauf le cas d'incurable hypocondrie, il lui sera difficile de résister à la bousculade joyeuse de la Calea-Victoriai – la plus forte densité sans doute de jolies femmes, ou pour le moins de femmes attrayantes de toutes les artères européennes – aux cafés où les vieux Roumains ne se résignent pas à enterrer les traditions du boulevard parisien de leurs vingt ans. Sur ce « corso stendhalien », comme dit Paul Morand, tout le monde se connaît plus ou moins, et cependant, ce n'est jamais la mesquinerie, la monotonie de la province. Les caviars, les vins blancs, les petits pâtés des bodegos achèvent de nous réconcilier avec Bucarest. Et lorsqu'on s'est amusés jusqu'à la lassitude des contrastes incessants et capricieux de la ville, il reste le refuge de ses beaux jardins, où la main de l'homme a guidé la nature si discrètement. Le Français qui vient à Bucarest ne peut s'y sentir entièrement à l'étranger. C'est probablement une des raisons de ses impatiences, de ses exigences. Il comprend tout trop vite, qualités et défauts, et l'affabilité de chacun aidant, il se croit peut-être autorisé à parler et à trancher comme s'il était un peu « de la famille ». Ce qui ne veut pas dire qu'il soit toujours de bon conseil...

Un pope à ceinture rouge, un dignitaire sans doute, lustré, épanoui de santé, la moustache en croc, jouant d'une badine souple, sort d'un restaurant élégant entre deux bouffées de tango. Un tzigane de quatorze ans pétri un accordéon de bastringue, et il en fait un orgue. Ces venatori (chasseurs) des bataillons de montagnes, portant le béret kaki de nos régiments de forteresse, ne pourraient-ils pas être des conscrits savoyards ou auvergnats, à peine un peu plus frustes ? Sur le seuil de sa maison blanche et nette, où la camelote juive n'a pas encore évincé les beaux objets rustiques, un paysan aux yeux noirs, ingénus et vifs, reconduit à son auto une jeune bourgeoise tirée à quatre épingles, et lui baise la main avec une déférence et une galanterie exquises.

Mais il suffit pour le pittoresque roumain. Je dois même dire, en songeant à tous ce que mon voyage m'a révélé, que ce pittoresque n'a jamais été moins de saison.

Une esquisse de la grande Roumanie

Voici vingt-cinq ou trente ans, un journaliste aurait pu y sacrifier avec autant de sérénité que Théophile Gautier flânant jadis dans la plus pacifique des Espagnes.

La Roumanie, à l'époque, s'accoutumait sans grands heurts à l'indépendance, sous le sceptre d'un vieil Hohenzollern fort mal assorti au tempérament de ses sujets, mais qui cherchait leur bien avec sincérité. La République française était le phare de cette monarchie. On pouvait se permettre, sans excès de dommages, de calquer les remous de sa politique, tant la vie était facile sur un petit territoire regorgeant de tous les dons du ciel. Il n'est pas très difficile d'imaginer que c'eût été la félicité sans la plaie juive s'envenimant d'année en année.

Il est arrivé depuis à la Roumanie la merveilleuse et périlleuse aventure de passer, sans transition, au rang de septième puissance de l'Europe, possédant quarante mille kilomètres carrés de plus que l'Angleterre, et pouvant, avant trente ans, égaler la population de la France.

Le sort affreux que la diplomatie des alliés lui avait réservé en 1916 valait une compensation. Gardons-nous bien, par le temps qui court, de rechercher si cette compensation a été ou non excessive. Ce qui est certain, c'est que la Roumanie est, avec la Pologne, l'Etat le plus normalement constitué de tous ceux qui ont vu le jour à Versailles. La population, purement roumaine, qu'elle rassemble, est très homogène. A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que le « Moldo-Valaque » est aussi vide de sens que celui de Normando-Berrichon.

Le Moldave est tout simplement le Roumain du Nord, plus grand, de complexion plus claire. Le mot valaque, s'il était employé, désignerait le Roumain du Sud et du Centre. On dit là-bas « Olténien » et « motenténien ». Les Roumains de Transylvanie, de Bukovine, de Bessarabie possèdent, bien entendu, leurs traits particuliers, qu'ils confrontent, qu'ils revendiquent, mais ce ne sont que de menus détails. Ces Roumains se sont confondus aussitôt avec ceux du Vieux Royaume, parce que tous sont vraiment unis par une communauté ethnique millénaire surprenante, mais indiscutable. On a longuement soupesé la « latinité » des Roumains, parce qu'il paraissait inadmissible d'y ranger ces hommes d'Orient. Mais la latinité n'est pas plus une affaire de sang que le germanisme. C'est une communauté de langage, de pensées. Les arrière-petits-fils des Daces et des légions de Trajan ont, bien entendu, subi une influence byzantine qui n'a pour ainsi dire jamais effleuré le Gallo-Romain. Mais, enfin, si cette influence avait été toute puissante, elle aurait coulé dans le même moule tous les chrétiens d'Orient. Le prestige d'une langue latine a cimenté un de ces peuples chrétiens aussi sûrement que les architectes romains le faisaient pour les pierres de leurs aqueducs. La langue a résisté à tout : invasions, asservissements, massacres, dispersions aussi. Sans vouloir m'aventurer sur un terrain que je connais bien mal, les plus graves dangers que cette langue a courus, me semble-t-il, elle les doit à ses grammairiens du siècle dernier. Les paysans emploient souvent un vocabulaire plus proche des origines que celui des professeurs. Quoiqu'il en soit, elle a été le signe de ralliement de ces gens-là envers et contre tout. C'est une histoire qui mériterait quelque respect pour sa seule étrangeté. Elle a distingué les Roumains de tous leurs voisins, elle les a dotés d'une forme d'esprit qui leur permet beaucoup plus vite qu'à ses voisins, de s'assimiler maintes choses d'Occident. Quant à vouloir en conclure qu'ils jugent de tout comme un Beauceron, c'est une autre affaire, et où l'on aurait plutôt des mécomptes.

La Roumanie d'après-guerre a hérité, comme ses voisins, de minorités pesantes, mais toutefois beaucoup mieux réparties, avec certaines enclaves, telles les vieilles et importantes colonies hongroises et saxonnes de la lisière des Karpathes dans les conditions les plus favorables, semble-t-il, à une assimilation : fort éloignées du noyau national, cernées par les majoritaires. La politique de Bucarest à l'endroit de ces minorités a été suffisamment souple pour devenir même tout à fait débonnaire, ne surestimant point à l'excès sa force, et favorisant peu à peu l'exode vers l'intérieur, notamment vers Bucarest, d'un nombreux prolétariat hongrois, ce qui est sans conteste la méthode la plus efficace. Au surplus, le paysan roumain est presque aussi prolifique que le paysan polonais. Pour un petit Hongrois, il naît trois ou quatre petits Roumains en Transylvanie, ce qui crée des garanties et

des droits infiniment plus solides que n'importe quel pacte. Il n'apparaît pas que le problème des minorités chrétiennes pourrait prendre là-bas la forme d'une crise aiguë et vitale pour l'Etat tout entier, comme cela vient d'être le cas chez les Tchèques.

Economiquement, la Roumanie nouvelle est une espèce de chef-d'œuvre. Du moins en a-t-elle tous les éléments. On n'insistera jamais assez sur la richesse providentielle de cette terre, et surtout sur l'équilibre parfait de ses richesses : céréales, fruits, bois, vins, pétrole, minerais, des sites et des stations touristiques d'une exploitation facile, une incomparable voie fluviale, un débouché vers la mer. Ne sont-ce pas autant de promesses de la plus enviable destinée ? Vingt ans après la réalisation de ses rêves les plus inespérés, la Roumanie s'est-elle montrée digne du sort qu'on lui réservait ? Infiniment plus prudente et mieux inspirée que sa voisine tchèque dans sa politique extérieure, la gestion de ses affaires intérieures apparaît surtout comme une série d'échecs confus. Le pays est depuis six mois sous la coupe d'un pouvoir dictatorial exercé directement par le roi Carol II. Est-ce une punition nécessaire ? Est-ce la voie du salut ?

II. Codreanu, envoyé de l'Archange ?

Le fond du caractère roumain, chez les deux ou trois cents mille personnes jouant un rôle effectif au milieu de l'immense paysannerie de la nation, est fait d'une très grande vivacité critique, qui apparaît bien comme un héritage latin. L'Orient slave et surtout byzantin y a ajouté sa souplesse, son goût de la cabale et de l'argutie, en même temps qu'une nuance de fatalisme. Si l'on fait encore la part d'une chaleur du sang propre à tous les Méridionaux, on concevra que ce peuple n'est pas très aisément gouvernable. On le voit bien par son histoire médiévale, pittoresque et documentée, avec ses soudards, ses Phanariotes malins, ses diplomates trop subtils, ses héros intrépides et malchanceux, tel le paladin Michel le Brave, chef d'une croisade contre les Turcs à laquelle le Saint Empire et la papauté participaient, et premier fondateur d'une grande Roumanie qui ne devait pas lui survivre. Si ce peuple a connu durant des siècles les plus affreuses infortunes, sans doute le doit-il d'abord à sa tragique situation entre les deux énormes empires russe et turc. Mais ses luttes intestines ont eu aussi leur rôle dans cette chaîne de malheur.

C'est ce que comprirent les grandes puissances lorsqu'elles placèrent en 1866 un souverain étranger à la tête des principautés roumaines libérées du joug turc et qui allaient bientôt devenir royaume. La Roumanie eut donc le souverain qui pouvait le moins lui ressembler, un Hohenzollern pur sang, fanatique de discipline prussienne, l'imposant et sévère Carol Ier, décrit dans ses mémoires avec un mélange savoureux d'humour, de déférence et d'effroi rétrospectif par la feuée reine Marie, qui était tombée à dix-sept ans, la pauvrete, sous la coupe de ce feldwebel.

Pendant son très long règne, Carol Ier fit son métier avec persévérance, conscience et méthode, au milieu des innombrables intrigues de ses ministres. La Roumanie possédait un roi teuton, mais l'idéal de tous ces politiciens, formés à l'école de Droit de Paris, allait au radicalisme français, teinté de cautèle orientale. Elle pouvait du reste s'offrir le luxe de crises ministérielle et de bagarres gouvernementale sans troubler le moins du monde l'Europe non plus que le cours de sa propre existence.

La petite Roumanie de 1900, à peine plus vaste et peuplée que la Belgique, possédait la plus belle princesse du monde. Elle déléguait à Paris des étudiants nonchalants, intelligents, magnifiquement vêtus et fort amoureux, des boyards pleins de faste et cultivés jusqu'au bout des ongles, des violonistes de génie, des poétesses impétueuses, débordant de sentiments et de littérature, à l'exemple de la reine Carmen Sylva. En somme, l'ancienne protégée de Napoléon III, la « petite sœur latine » faisait bonne figure dans la société, bien meilleure que tous ces montagnards balkaniques, bosniaques, monténégrins, macédoniens, comitadjis de toutes les couleurs, aux mollets entourés de ficelles, nourris d'oignons et de lait caillé, toujours prêts à brandir leurs pétoires pour rallumer l'éternelle et consternante « question d'Orient ». La Roumanie méprisait ces querelles de rustres et n'intervenait qu'avec hauteur et sûre d'un rapide succès dans la liquidation de l'empire turc. Elle regrettait la Bessarabie chapardée par la Russie, mais sans avoir la naïveté de la réclamer à un tel voisin. Elle encourageait secrètement la renaissance en Transylvanie d'un irrédentisme vigoureux, provoqué par la brutale maladresse de la double monarchie.

Les emprunts roumains faisaient le désespoir de la bourgeoisie française, dont le romantisme financier est à jamais incorrigible. Mais en dépit d'un budget pitoyable, de salaires ridicules, la vie restait douce dans les frontières du petit Etat. La richesse naturelle d'une terre était encore une réalité à l'époque. Les Roumains, pauvres en numéraires, vivaient sur ce capital du sol, assez obscurément, mais confortablement.

On connaît le drame qui marqua pour l'ancienne Roumanie le début de la grande guerre. Le vieux Carol était passionnément germanophile, lié à la Triplice par un traité secret, sa nièce Marie, son personnel politique et toute la classe cultivée du pays, francophiles avec résolution. Carol fut d'abord obligé à la neutralité et en mourut au bout de deux mois, trop opportunément pour qu'on ne parlât pas sous le manteau et, je crois, sans aucune preuve, d'un mauvais café.

Deux ans plus tard, après les ardentes campagnes en faveur de l'intervention des Bratiano, des Ionesco, après des marchandages diplomatiques où l'on reconnaît la patte dégoûtante de Briand, la Roumanie entra en guerre sur les instances pressantes du général Joffre. Les alliés la précipitait dans la lugubre aventure, sans lui avoir fourni aucun moyen ni aucun conseil militaires, pour desserrer, à quelque prix que ce fût, l'étreinte allemande sur Verdun. Le roi Ferdinand, malgré son sang germanique, remplit avec dignité et courage son devoir. L'état-major roumain fit aussitôt la preuve d'une remarquable incapacité. Le paysan à peine vêtu, à peine armé, sustenté d'un peu de maïs, se battit du mieux qu'il put devant Mackensen, Falkenhayn et trente magnifiques divisions allemandes, sans compter les Bulgares, les Austro-Hongrois et les Turcs. J'ai déjà dit comment les Russes contemplèrent le drame sereinement, l'arme à la bretelle, en sacquant les arrières. Ce fut une horrible catastrophe, une boucherie sur les champs de batailles, le typhus exanthématique faisant plus de 500.000 victimes, l'invasion, le déménagement du pays par les Russes puis les Allemands. Mais quand on découvre aujourd'hui aux flancs des Karpathes les croix blanches des cimetières militaires, on songe que si Verdun fut dégagé à l'automne de 1916, nous le devons un peu aux pauvres diables qui se firent hacher sous ces sapins. Si la Roumanie a doublé ses frontières, elle en a versé le prix avec le sang de ses soldats.

L'effondrement du régime parlementaire

Comme l'Allemagne de Weimar, comme l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et la France, la nouvelle Roumanie a vu depuis vingt ans se détruire elle-même la démocratie parlementaire qui formait la base de ses institutions. Elle eût pu s'en accommoder encore pendant un demi-siècle, dans son cadre restreint d'autrefois, dans une époque d'équilibre économique, et avec le correctif de sa dynastie. Mais la vieille patache n'a pas résisté à la crise de croissance de l'Etat, aux problèmes impérieusement concrets de toute l'Europe d'après-guerre. Le régime, en Roumanie, put encore laisser le champ libre à quelques remarquables diplomates – ce qu'il n'a même pas permis chez nous – mais il ne put fournir un seul un seul administrateur. C'est pour cette raison que les Roumains sont aujourd'hui si sévères, avec je crois une nuance d'injustice pour feu Jean Brătianu, qui fit la grande Roumanie à Versailles mais ne sut pas la cimenter à l'intérieur.

Le système électif n'avait pas eu encore en Roumanie, au milieu d'une immense et très simple population agricole, le temps d'être aussi malfaisant que chez nous, de pousser aussi loin ses funestes racines. Les Roumains faisaient même le seul usage à mon sens raisonnable de la machine électorale : à savoir de mettre chaque urne sous la garde de quelques « pistoleros » résolus, tout en ayant dispensé au préalable le plus large budget de corruption. Je ne crois pas que le souci de l'électeur et du compte rendu de mandat ait jamais pesé lourd sur la conscience d'un député de là-bas. Le parlementarisme roumain n'a guère été asservi au Nombre. Mais il a engendré l'hégémonie des bandes, des clans politiques, grossis de leurs clientèles de fonctionnaires et d'agioteurs se disputant le pouvoir avec astuce et férocité.

L'histoire politique de la nouvelle Roumanie est celle de ces luttes épuisantes et dégradantes, de ces batailles de « gangs » rivaux mettant en jeu le sort d'une nation de vingt millions d'habitants. Je passe sur les conséquences : pugilats à la Chambre, dégringolades de ministères, scandales, prévarication à tous les étages. Nous avons fait, sans nous vanter, aussi bien.

Les succès et les victoires avaient été d'abord assez équitablement répartis entre les trois grandes factions des libéraux (équivalentes à peu près de nos radicaux), de la Ligue du peuple, fondée par le général Averesco et des nationaux-tsaranistes, c'est-à-dire nationaux-paysans, forts surtout en Transylvanie, où les patriotes jouaient leur rôle classique de cocus, et les démagogues socialisants celui des profiteurs. Mais chacune de ces factions s'usait rapidement par ses propres conflits, par ses trahisons, ses dissidences ouvertes ou larvées. Durant ces six ou sept dernières années, l'effritement et l'anarchie des partis condamnaient à un trépas imminent des assemblées parlementaires devenues tout à fait inutilisables.

L'heure du fascisme venait de sonner pour le pays. Dans de pareilles circonstances, l'Italie avait vu l'apparition des Chemises Noires, l'Allemagne des Chemises Brunes, l'Espagne verrait bientôt les Phalanges. En Roumanie, le fascisme surgit aussi des décombres de la démocratie. Il se nomma la Garde de Fer, et son chef était Codreanu.

L'ascension et l'éclipse de Codreanu

On a très âprement discuté des origines de Codreanu. Voici très exactement sa généalogie. Toute la branche paternelle est roumaine de Bukovine, portant le sobriquet campagnard de Codreanu (le Forestier) et le nom très roumain de Zeléa, que l'administration autrichienne

troqua en Zelinski lorsque le grand-père Nicolas fut incorporé dans un régiment polonais. Tous les prénoms de la branche sont roumains : Siméon, Nicolas, Ion. Tout l'état civil de la famille fut rédigé en roumain sous la domination autrichienne. Tous les aïeux, de ce côté-là, ont été de religion orthodoxe. Le père de Codreanu a quitté tout jeune la Bukovine pour Jassy et demandé sa réintégration dans la nationalité roumaine, qu'il a obtenue aussitôt, comme par exemple un Lorrain abandonnant Metz pour Nancy après 1870. Si Codreanu était, comme on dit, de père « polonais », il faudrait admettre qu'il n'y a pas un seul roumain en Bukovine !

La mère de Codreanu, Eliza Brauner, est la petite-fille d'un Bava-rois, Adolf Brauner, fixé en Roumanie il y a plus d'un siècle, et marié à une roumaine, Elisabeth Ceruca. Toute cette branche est devenue orthodoxe. Sur dix ascendants de Codreanu, il y a donc un seul étranger, son arrière-grand-père. Codreanu peut bien se dire roumain de la tête aux pieds, infiniment plus roumain que tous les fils et petits-fils de Grecs si nombreux dans la politique de son pays.

Que nous apprend, vue de l'extérieur et dépouillée de tous faits contestables, la vie de Corneliu-Zelea Codreanu ? Par sa mère, il vient du peuple. Son père est un très modeste professeur. Le petit Corneliu, tout enfant, est recueilli par M. Cuza, patriarche de l'antisémitisme roumain, qui le fait élever dans sa famille à Jassy. Tous les chrétiens de Jassy haïssent les Juifs qui pullulent autour d'eux. Codreanu, auprès de Cuza, apprend à raisonner cette haine.

En 1920, la Roumanie vient d'hériter de tous les Juifs de Bukovine et de Bessarabie, grossis d'un flot énorme qui accourt plus ou moins en fraude de Galicie, d'Ukraine et de Crimée. Les Universités envahies (830 Juifs pour 546 chrétiens à la Faculté de médecine de Jassy) organisent la réaction.

Le premier geste politique de Codreanu, qui a commencé son droit, est pour prendre à Jassy même la tête de ce mouvement d'étudiants. Ce n'est pas un orateur habile, mais sa conviction est entraînante. Il est grand, vigoureusement bâti, avec un beau visage inspiré et viril qui s'impose aussitôt. Il ne se contente pas de rosser les Juifs. Il crée en 1924 le premier « camp de travail de la jeunesse » que l'on ait vu en Europe, et fait construire par les étudiants une maison pour leurs collègues pauvres.

La même année, Codreanu fait ses premières armes d'avocat dans la défense d'un étudiant de ses amis. Un des témoins de l'audience est le préfet de police Manciu, un abominable salaud qui soumet à la torture les étudiants antisémites. Il provoque Codreanu grossièrement, jette sur lui ses flics qui le ruent de coups. Codreanu tire son revolver et, en plein prétoire, il étend Manciu raide mort. Le procès qui suit bouleverse la Roumanie. Des milliers d'avocats chrétiens se font inscrire pour défendre Codreanu. Il est triomphalement acquitté.

Codreanu va terminer ses études en France. Très pauvre, il s'embauche pour vivre près de Grenoble dans une ferme, il y mène l'existence des paysans, il y apprend leurs travaux.

A son retour en Roumanie, il se sépare du vieux Cuza, théoricien dépourvu du sens de l'action, qui a laissé son parti se scinder en deux. Codreanu fonde pour son propre compte la Légion de l'archange Saint-Michel, avec douze camarades et les consignes suivantes, à la fois morales et religieuses : guerre aux Juifs, croyance, travail, ordre, hiérarchie, discipline, silence. Codreanu prend le titre de capitaine, le « Capitan ».

Du monde des étudiants, la Légion va se répandre à travers toute la Roumanie, en se mêlant d'abord à la couche la plus solide de la population, la paysannerie. Les légionnaires organisent des caravanes

de propagande, assistent les cultivateurs dans le labour ou la moisson, créent des coopératives pour concurrencer le commerce juif. En 1930, la Légion prend le nom de Garde de Fer. Elle est dissoute deux fois par des ministères démocrates, sans cesser de progresser. Le président du Conseil franc-maçon Duca prononce à la fin de 1933 une troisième dissolution. Les gardes, décidés à un exemple, le tuent quelques jours plus tard sur le quai de la gare de Sinaia.

Le prestige de Codreanu et de la Garde ne cesse de grandir. Le mouvement prend une part importante dans l'éviction du redoutable Titulesco, qui essayait d'enchaîner la Roumanie à une alliance russe. Il accomplit une immense tâche morale et matérielle. Deux de ses membres, Motsa et Marin engagés dans les troupes nationalistes de Franco, trouvent une mort glorieuse sur le front espagnol. Leurs funérailles à Bucarest sont l'occasion de cérémonies bouleversantes.

À l'automne dernier, la Roumanie est en pleine période électorale. Les libéraux se font forts de vaincre, comme ont vaincu jusqu'ici les partis qui avaient la police et les fonctionnaires en mains. Mais ils n'ont pas compté avec la foi et l'enthousiasme des codréanistes. La Garde, devenue le parti « Tout pour le pays » réunit au milieu d'une poussière de soixante-treize partis 480.000 suffrages librement apportés, sur le mot d'ordre de l'antisémitisme et de l'antimarxisme.

L'Europe entière est convaincue que la Roumanie va vivre des jours décisifs. Au dernier moment, cependant, Codreanu scelle une alliance déconcertante avec les nationaux-paysans de M. Maniu, qui depuis longtemps penchaient à gauche.

Le roi Carol appelle alors au pouvoir le parti national chrétien de Goga et de Cuza. Le premier acte du nouveau ministère est pour édicter un statut très complet et très sévère de la minorité juive, avec entre autres la révision de toutes les naturalisations obtenues depuis la guerre, l'interdiction aux Juifs de collaborer à des journaux chrétiens, de vendre des produits manufacturés, d'occuper des fonctions publiques.

L'internationale juive pousse de New-York à Prague des cris de fureur. Elle organise une féroce pression financière sur ce pays qui ose s'attaquer au peuple élu. Car dix-huit millions de chrétiens qui entendent être chez eux sur leur propre sol, c'est selon la loi d'Israël la prétention intolérable d'une bande de malotrus. Tandis que le même nombre de youdis campant à travers quatre-vingt États, parmi un milliard et demi d'êtres humains, cela forme, paraît-il, la voix du monde. La presse française tient dans ce concert juif un rôle d'une hypocrisie parfaitement répugnante. Elle se donne les gants de défendre le pauvre Juif contre l'oppresseur, et dans le même temps, elle émerge aux gros coffres-forts de Wall-Street et du Stock-Exchange, elle travaille avec vigueur au blocus du paysan roumain.

Au bout de quarante-cinq jours, coup de théâtre. Le roi Carol réclame brusquement sa démission à M. Goga qui ne se relèvera pas du coup et mourra de chagrin quelques mois plus tard. Un ministère est constitué sous la présidence d'un vieillard de soixante-dix ans, chef de l'Église roumaine, le patriarche Miron Cristea. La partie va-t-elle se jouer maintenant entre le roi et Codreanu ? Beaucoup le pensent. Mais le capitaine semble accepter la dissolution, la quatrième, de sa Garde, et annonce son désir de faire retraite en Italie. Il ne part pas. Le bruit court d'une négociation entre l'imposante masse de la Garde et le souverain. En fait de négociation, on apprend bientôt que Codreanu et la plupart de ses lieutenants ont été arrêtés. Un procès biscornu, où l'on essaie de sauver la forme tout en la violant froidement à chaque ins-

tant, est intenté au capitaine pour complot contre l'État. Codreanu, affaibli à dessein par de longues semaines de cachot, sans air ni lumière, présente une défense assez maladroite, pour autant que les documents permettent d'en juger (les comptes rendus d'audience ont été tronqués par ordre dans tous les journaux roumains). Il est condamné à dix ans de travaux forcés, et transféré immédiatement dans une mine de sel, le bagne le plus sévère et le plus pénible de toute la Roumanie.

La monarchie constitutionnelle a vécu.

Cette condamnation dépourvue de toute base juridique – Codreanu devait être fusillé ou gracié – est le symbole du pouvoir personnel que le roi entend exercer désormais.

Jugeons toujours de l'extérieur, comme un journaliste parisien, qui ne connaît les événements que par les dépêches d'agences et par quelques informateurs bénévoles.

Le roi fait plébisciter par la manière forte une nouvelle constitution avant même que le texte en ait été rendu public. Tous les partis politiques sont dissous. Une pluie de décrets réforme les cadres administratifs du pays. Le Parlement est congédié. Les écoliers et les lycéens sont groupés obligatoirement dans l'institution nationale des « Strajers » (sentinelles, gardiens du pays), sur le modèle des organisations fascistes d'Italie et d'Allemagne, ballilas, Hitlerjungend. L'état de siège permanent est proclamé. La plupart des postes de préfets et de maires sont confiés à des officiers. La censure est établie. Des journaux importants sont suspendus plusieurs fois à titre d'exemple. Plusieurs milliers de Gardes de Fer sont arrêtés, jugés sommairement et emprisonnés dans des camps de concentration.

On note cependant avec surprise que ces manifestations du plus vigoureux absolutisme royal sont accueillies à l'étranger par les éloges de toute la presse dite démocratique. Le nouveau régime roumain est sans doute dictatorial. Mais nous apprenons par la bouche des républicains français les plus déterminés qu'il y a dictature et dictature, et que celle-ci s'exerce dans le bon sens. Ainsi en décide, par exemple, le dénommé Buré, qui tresse dans l'*Ordre* une inquiétante couronne à Carol II.

L'observateur étranger, séduit tout d'abord par les méthodes simplifiées et énergiques du souverain roumain, consulte ses documents d'un peu plus près. Il s'aperçoit que le ministère Miron Cristea a débuté par différentes proclamations antijuives, mais qu'elles ont été contredites peu de temps après par des assurances plus ou moins voilées données aux mêmes Juifs ; que les lois du ministère Goga n'ont sans doute pas avoir été abrogées mais qu'elles ne paraissent avoir reçu aucun commencement d'exécution.

Est-ce le secret du soupir de soulagement exhalé par tous les journaux français où les Juifs commandent ? Le procès de Codreanu y a été traité dans le même style que celui d'un banal gibier de cour d'assises. *Paris-Soir*, en veine de titres corsés, a trouvé cette formule : « La fin d'un gangster de la politique ». Partout, l'aventure de la Garde est considérée comme close, pour le plus grand bien, dit-on, de la Roumanie et des intérêts que la France a chez son alliée. La Roumanie a retrouvé son équilibre politique sous une poigne vigoureuse, et les journaux les moins suspects de philo-Semitismisme impriment que le souverain, dans sa sagesse et sa fermeté, a sans doute permis à son pays l'économie d'une révolution qui menaçait.

Première rencontre avec la Garde de Fer

J'étais pour ma part, je dois le dire, un peu mieux renseigné que le journaliste auquel je me substituais tout à l'heure. Je connais d'assez près et d'assez longue date les Gardes de Fer de Paris, tous étudiants, qui ont leur cellule, leur « cuib », dans un très humble sixième du Quartier Latin.

Quelques semaines après l'incarcération de Codreanu, je tenais dans mes mains une circulaire adressée à tous les lieutenants de la Garde et prouvant bien que le mouvement n'était ni décapité ni disloqué.

Trois jours avant mon départ, je recevais la visite d'un jeune Roumain, fraîchement débarqué de Bucarest, et qui venait m'affirmer avec des regards flamboyants que non seulement la Garde subsistait, mais que la férocité et l'injustice de la persécution entraînait vers elle le pays entier.

Dès mon arrivée en Roumanie, je pouvais me convaincre sans peine que la dictature y est une réalité de tous les instants, et que l'espionnage officiel y tend un filet auprès de quoi les entreprises mécaniques de la Gestapo allemande sont une plaisanterie. J'avoue que la survivance au milieu d'un tel réseau d'une quelconque Garde de Fer m'apparut pendant quarante-huit heures comme un mythe dérisoire. Mais à peine m'étais-je confié à quelques oreilles sûres que l'on me proposait dix pistes et autant de rendez-vous. Je passe sur des péripéties propres à me convaincre que si la police de l'État roumain est bien faite, celle de la Garde la vaut. Un émissaire choisi parmi les moins surveillés était chargé de me rejoindre le plus discrètement possible. Une voiture nous emportait aussitôt dans le fond d'un faubourg de Bucarest, où un lieutenant de la Garde m'attendait sous la lampe d'une salle à manger éloignée et soigneusement fermée. Il tenait à la main un petit livre. La vérité sur le procès de Codreanu.

– Si vous voulez une preuve de l'existence de la Garde, mettez celle-ci dans votre poche. Ce bouquin vient de sortir de nos treize presses clandestines. Il est tiré à trente mille exemplaires et il court le pays. Il y a trois ans de prison pour le lecteur qui se fait prendre.

Ce garçon, qui pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans, rayonnait de cet enthousiasme serein, bouleversant toutes les notions connues du tempérament roumain, le même enthousiasme, la même tranquille certitude que je voyais chez les légionnaires de Paris un an plus tôt, en plein triomphe électoral de leur parti. Il était délégué par sa section aux fins de m'instruire, et sans lâcher un seul secret véritable, il accumulait devant moi les documents d'une activité fiévreuse et méthodique, ce qui est encore une surprise, un fait très nouveau en pays roumain.

– C'est entendu, me dit-il, beaucoup de nos chefs sont sous les verrous. Mais ceux qui restent travaillent double. Trois des collaborateurs immédiats de Codreanu, dont son ami Cantacuzène, se sont évadés du train qui les conduisait à la geôle. Je sais très bien où ils sont, et que la police ne les trouvera certainement pas. Nous tenons ponctuellement nos réunions. Toutes nos liaisons fonctionnent. Nous sommes une armée. On ne fait pas arrêter une armée par les gendarmes. »

J'admirais, tout en m'étonnant de l'inaction soudaine de Codreanu, entre décembre et février, à l'heure où il paraissait n'avoir qu'un mot à dire, qu'un geste à faire pour soulever toutes ses troupes et s'emparer du pouvoir. Mais je rencontrais aussitôt la discipline, le refus de la critique, troisième phénomène invraisemblable en Roumanie.

– Notre capitaine est le plus intelligent de nous tous. Il a tout pensé, nous n'avons qu'à obéir et qu'à attendre. S'il s'est même refusé à échapper au bain, c'est qu'il le faut pour le parti. Les nouveaux adhérents affluent, nos cotisations grossissent tous les jours.

« Vous ne comprenez peut-être pas que nous sommes avant tout des chrétiens, que nous avons avant tout notre foi religieuse. En prison aussi nous travaillons pour la Légion, nous prions chaque jour à genoux, une heure, les bras en croix. »

Et le terrible petit bonhomme, d'autant plus troublant que sa voix était paisible, ajouta en se levant :

– Nous serions plus indignes que des Juifs si, sachant ce que nous savons sur l'état de notre pays, croyant ce que nous croyons, nous n'avions pas fait d'abord le sacrifice de notre peau. Nous l'avons déjà montré un certain nombre de fois. Pour n'importe quelle mission, nous serons cent, nous serons mille. L'ordre donné, rien ne peut nous arrêter. Si le roi Carol est en vie, c'est parce que nous le voulons bien. »

III. Une dictature judéo-monarchique ?

J'ai essayé dans mon dernier article de suggérer brièvement l'atmosphère de fanatisme que l'on respire dès que l'on a découvert un des innombrables « nids » de la Garde de Fer, exaltée encore par les persécutions qu'elle subit. Je dis bien « persécutions » parce que c'est le seul mot qui convienne à cette furieuse offensive policière, à ces arrestations massives, ces jugements de cours martiales, ces tortures méthodiques, sans parler de tous les fonctionnaires cassés sur un simple soupçon. J'ai pénétré dans plusieurs de ces « nids », j'ai pu voir qu'ils étaient animés d'une vie prudente, mais active, qu'aucune des lois prévues par l'excellent organisateur qu'a été Codreanu n'avait sérieusement souffert. Mais nous avons tous lu ces reportages mystérieux des journaux de Moscou, nous décrivant avec orgueil la survivance du Rote Front au beau milieu de l'Allemagne hitlérienne, de l'antifascisme en pleine Italie, dénombrant les cellules secrètes des communistes, reproduisant les journaux clandestins. Les légionnaires traqués de Roumanie ne sont-ils pas rayés de la politique européenne aussi parfaitement que ces conspirateurs en cave de Milan ou de Berlin ?

Je répondrai simplement ceci. Si la Garde de Fer, pourchassée par une police adroite et brutale, décimée par les tribunaux, demeurerait réduite à ses seules forces, qu'elle que fût son ardeur et le nombre de ses militants (ils sont plusieurs centaines de mille), elle finirait par se disloquer et, sinon par succomber, dans tous les cas à devenir pour longtemps négligeable. Mais tandis que les marxistes italiens ou allemands sont noyés dans des peuples aveuglément soumis à un chef, presque tous les chrétiens du pays roumain sont sourdement révoltés contre les oppresseurs de la Garde, et cette dernière trouve partout des complicités, des encouragements plus ou moins avoués. Je l'écris parce que j'ai pu en acquérir la certitude, après de longues investigations.

Il m'est impossible de citer ici des noms. La police de M. Calinesco, ministre de l'Intérieur du cabinet Miron Cristea, ferait payer cher mon imprudence à ceux qui les portent. Mais en six semaines, j'ai vu des hommes de toutes les classes, des personnages fort connus à l'étranger, qui ont illustré l'armée, l'université, la politique roumaine, des officiers d'à peu près tous les grades, des juristes, des professeurs, des employés, des étudiants, des médecins, des petites gens

aussi de la ville et de la campagne. J'avais déjà, avec certains d'entre eux, d'assez nombreux liens d'amitié. On a bien voulu m'introduire auprès des autres de façon à ce qu'ils n'aient rien à me cacher. J'ai rencontré en tout et pour tout deux hommes satisfaits du nouveau régime roumain : un vieux magistrat et un jeune ingénieur, ce dernier élevé dans des collèges anglais d'où il avait rapporté tous les poncifs genevois et puritains, et qui déclarait, par ailleurs, indispensable à la dignité humaine une nouvelle guerre du droit pour la défense de la Tchécoslovaquie.

Parmi les autres Roumains, sans doute n'y avait-il pas seulement des codréanistes. Mais je n'en ai pas entendu un seul qui ne fît contre la politique du roi Carol un réquisitoire violent ou attristé.

Codreanu devant les politiciens.

Je passe sur des manifestations charmantes, d'une valeur sentimentale qu'il ne faut du reste pas dédaigner : ces jeunes femmes que le courage et la belle figure de Codreanu ont enflammées, ces lycéennes, ces collégiennes de quatorze ans qui ont l'insigne de la Légion cousu à l'intérieur de leur robe et peuvent vous réciter par départements les chiffres de tous les électeurs du parti. Il y a autour de la Garde toute une poésie féminine et juvénile qui n'est pas son moindre atout. Mais ce n'est évidemment pas au milieu de ces gracieuses et frénétiques passions que l'on peut trouver un commentaire raisonnable à l'activité politique du Capitaine et aux malheurs qui ont fondu sur lui. Il faut laisser parler d'abord les Roumains qui n'ont jamais été ouvertement codréanistes, tout en l'ayant beaucoup approché, conseillé, aidé : d'anciens membres du parti Goga, des maurassiens (ils sont nombreux), des antisémites militants de toute obédience ou même des Transylvains appartenant à la droite des nationaux-paysans.

Tous sont d'accord sur les dons physiques de Codreanu, ses qualités d'entraîneur, de créateur méthodique, en même temps que d'apôtre, enfin sur son patriotisme et son absolu désintéressement. Son sens politique est jugé plus différemment. C'est un jeune Transylvain, ancien collaborateur de Goga, qui m'a le mieux expliqué la situation cruellement paradoxale de la Roumanie actuelle : un pays où tous les partis de droite, c'est-à-dire les plus vigoureusement monarchistes, sont reniés et brimés par la volonté du monarque lui-même. Il n'y a pas, en effet, un seul nationaliste roumain pour mettre en doute la nécessité de l'institution royale. D'où l'origine de certaines des critiques les plus sévères adressées à Codreanu.

Codreanu a toujours été monarchiste. Il l'a affirmé lui-même sans équivoque : « Au-dessus des nations, au-dessus de l'élite, se trouve la monarchie. Je repousse la République. On a vu dans l'histoire de bons monarques, de très bons, de faibles ou de mauvais. Mais la monarchie a toujours été bonne. Il ne faut pas confondre l'homme avec l'institution en tirant de fausses conclusions. » (Page 399 du livre *Pour les Légionnaires*.)

Malheureusement, cette distinction est-elle à la portée des innombrables paysans qu'a conquis Codreanu ? Plusieurs monarchistes roumains ne le pensent pas. Ils craignent que, pour des esprits très simples, la personne du monarque ne soit inséparable de l'institution, qu'ils ne se détachent de cette dernière lorsqu'ils se mettent à douter du roi. Ces monarchistes n'ont aucune illusion sur les défauts du roi Carol. Mais il regrettent que Codreanu ait trop souvent fait son procès publiquement.

Un autre reproche, celui de démagogie, me semble plus anodin, parce que je l'ai entendu dans la bouche de concurrents électoraux du capitaine. Codreanu y était presque forcé en portant la lutte sur tous les terrains, y compris le Parlement. Si la fin, en l'occurrence, ne justifiait pas quelques moyens un peu gros, toute action politique serait interdite. Les quelques sacrifices oratoires de Codreanu pèsent bien peu à côté des promesses du plus conservateur de nos candidats. Le capitaine n'a jamais cédé un jour sur les principes de hiérarchie sociale et de travail de son catéchisme.

C'est devant une bibliothèque pleine des livres de Bainville, sous un portrait de Maurras dédicacé à mon interlocuteur, dont je n'ai pas besoin de préciser davantage l'ardente et entière francophilie, que nous avons le plus longuement discuté le « germanisme » de Codreanu.

« Codreanu, que je connais fort bien, que j'estime infiniment, dont le martyre me navre, m'a-t-on dit, a commis une faute lourde, indiscutable. Il a déclaré devant témoins que, lui au pouvoir, la Roumanie entrerait aussitôt dans l'axe Rome-Berlin. La circonstance atténuante, c'est qu'il a tenu ce propos peu de temps après le voyage de votre ganache de Delbos, les affreuses manigances moscovites de votre Front populaire où nous redoutions de nous voir entraînés. Il n'en reste pas moins que Codreanu a violemment choqué ce jour-là les sentiments de la majorité des Roumains. Vous connaissez assez notre pays pour savoir le prestige spirituel que vous y conservez malgré tout. La petite Roumanie d'autrefois, la grande Roumanie d'aujourd'hui, ont été faites d'abord avec l'appui de la France. Il serait trop ingrat de l'oublier. Nous n'avons point un seul point commun avec les Allemands. Codreanu a péché par une légèreté fort impolitique. Même s'il a pu avoir un semblable projet, il ne devait pas le dévoiler. Il savait très bien qu'il serait aussitôt en opposition avec ses plus solides, ses plus sages partisans. Le petit clan des légionnaires admirateurs de l'Allemagne n'a jamais eu grande importance. Croyez bien que Codreanu a été, après cette gaffe, sévèrement et vigoureusement chapitré ! Mais il avait donné une arme à ses adversaires. Les Juifs s'en sont servi chez vous surtout impitoyablement pour l'écraser. Ici, ils l'osent moins, car nous savons très bien à quoi nous en tenir. Les plus féroces adversaires de Codreanu, et Dieu sait s'il en a, et de puissants, n'ont jamais pu apporter le commencement d'une preuve à ses relations avec le Troisième Reich. Codreanu savait parfaitement qu'en acceptant le moindre appui de l'hitlérisme, il condamnait la Garde. Il n'avait du reste aucun besoin de cet appui. Les finances de la Garde étaient florissantes, grâce aux cotisations, à quelques hommes qui ont sacrifié pour elle leur fortune, aux coopératives très prospères que Codreanu installait partout. Quant à la croix gammée, vous savez que Cuza en avait l'insigne de son parti vingt-cinq ans avant Hitler et qu'on la trouve dans nos plus vieux tapis. »

« Mais les Juifs jugent tout d'après leur redoutable internationale. Il ne leur apparaît pas que les chrétiens puissent pratiquer autrement. »

Tout ce qui précède m'a été confirmé par nos meilleurs amis de la Roumanie, des chefs militaires, des hommes de lettres, des savants qui écrivent notre langue couramment, qui n'ont jamais oublié le terrible traité de Bucarest que leur imposa l'Allemagne. Je ne vois aucune raison de les contredire pour croire les journalistes marrons, les échappés de ghetto, les faussaires et menteurs professionnels.

J'avais été très surpris pour ma part, qu'après avoir dépensé tant d'énergie pendant des années, Codreanu n'ait pas exploité avec plus de vigueur son succès électoral de l'automne 1937. Je me demandais si cette vue n'était pas celle d'un étranger imparfaitement renseigné.

Mais je l'ai trouvé confirmée par un grand nombre de Roumains, n'appartenant pas, bien entendu, à la Garde, où la discussion n'est pas permise. Il semble bien que, par deux fois, Codreanu ait laissé passé l'heure où il pouvait triompher à la façon de Mussolini, en imposant sa politique au roi et à la nation : avant la constitution du ministère Goga, et à sa chute. La voie était libre, ses troupes largement suffisantes derrière lui, l'armée aux trois quarts acquises, la police très ébranlée.

Codreanu, l'homme qui abattit froidement le préfet Manciu, qui fit mitrailler les traîtres de son parti, a-t-il hésité à la dernière minute devant une effusion possible – nullement fatale – de sang ? Cela est vraisemblable. Il s'y est joint aussi plusieurs fautes de tactique politique. Codreanu n'eut pas une confiance suffisante dans ses propres forces, dans la nouveauté de ce qu'il apportait. Logiquement, il eût dû s'allier au parti national-chrétien de Goga, qui trouvait ainsi l'appoint d'une immense masse populaire. Les codreanistes assurent qu'il devina un piège, et la suite leur donne raison. Mais la présence active du capitaine n'eût-elle pas justement éventé ce piège ? Les partisans de Goga se demandent si Codreanu n'a pas répugné à partager le pouvoir. Bref, Codreanu, après une longue série de succès, aurait marqué quelque indécision. Après avoir imprimé à son parti un élan magnifique, il aurait été surpris et plus ou moins dérouté par les intrigues des politiciens professionnels.

Mais ses familiers eux-mêmes reconnaissent qu'il y a eu sans doute dans son attitude plusieurs inconnues. Et l'homme jouit toujours d'un si grand prestige que de nombreux Roumains, nullement fanatisés, finissent par se demander s'il n'a pas vu plus juste que tous les patriotes impatients en se refusant à une « marche sur Rome » peut-être prématurée, peut-être difficile, et dont les objectifs seront atteints avant peu, plus naturellement, sans aucun danger pour le pays.

« Monsieur Popesco »

Au bout de trois semaines de mon séjour en Roumanie, j'avais une notion suffisamment claire de l'état d'esprit du pays. Mais je m'inquiétais de la grande difficulté, pour un journaliste consciencieux, de démêler la légende et la vérité dans les propos violemment colorés que je recueillis partout sur le nouveau régime. Je m'en ouvris à un ancien confident du roi en disgrâce (le cas est si fréquent qu'il ne peut constituer un signalement !). Il s'agit d'un homme de premier ordre, qui a vécu dans les coulisses de quatre ou cinq États, d'un esprit européen au sens que ce mot pouvait avoir il y a deux siècles. Il me fit cette réponse assez surprenante : « Croyez tout. Car même si ce que vous entendez est inexact dans la lettre, c'est le reflet de turpitudes, de scandales bien plus répugnants encore que ce que le public connaît. »

Je n'ai pas suivi ce conseil, et j'écarterai de ce reportage maintes révélations d'un pittoresque effrayant, mais par trop incontrôlables. Je veux simplement indiquer la terrible impopularité du roi Carol par quelques anecdotes qui sont la monnaie courante des conversations roumaines. Pour éviter de frapper trop vivement les oreilles ennemies, on désigne d'habitude le souverain sous le nom de « M. Popesco », un des noms les plus répandus là-bas, l'équivalent de M. Martin chez nous.

Dans l'enthousiasme qui avait salué en 1930 le retour soudain de « M. Popesco », dans les espoirs que l'on fondait sur lui, on avait enterré bien volontiers tous son passé. On s'en souvient aujourd'hui. On rappelle, et cela semble malheureusement certain, qu'il fit parler pour la première fois de lui, en abandonnant en pleine guerre la brigade de

chasseurs dont il avait le commandement pour aller se cacher avec une femme à Odessa qu'occupaient les troupes allemandes. On ne dissimule plus qu'il fut le premier responsable, par son divorce, par ses caprices, de la grave crise que la dynastie subit à la mort de l'honnête roi Ferdinand.

On assure que moins de huit jours après la mort de sa mère, il a installé sa maîtresse, la Pompadour de ghetto Lupesco, dans la résidence favorite de la défunte souveraine, le charmant château de Balcic. Or, la reine Marie, qui fut si belle et si vivante, avait l'affection de toute la Roumanie.

Les brutalités policières fournissent naturellement des récits atroces. En voici un au hasard. L'an dernier, Bucarest tout entier faisait de splendides funérailles aux deux légionnaires tombés sur le front d'Espagne, Marin et Motza, beau-frère et chef d'état-major de Codreanu. Motza est devenu un héros national. La police n'en a pas moins perquisitionné chez sa veuve récemment. Elle y trouve une enveloppe, le testament de Motza à son fils, avec cette inscription : « A mon fils, pour qu'il l'ouvre quand il aura dix-huit ans. » Les flics s'en emparent : « Ce sont, dit Mme Motza, les dernières volontés d'un homme qui est mort en brave. Je ne veux pas vous les dérober. Mais ouvrez au moins ce pli pour que nous sachions ce qu'il disait. » On la repousse, et l'enveloppe est brûlée devant ses yeux.

Sans doute, la grossièreté, les basses vengeance des argousins sont seules en cause dans de pareilles scènes. De pareilles cruautés sont fatales lorsqu'on laisse à la police la bride sur le cou. Mais, justement, l'on reproche au régime d'avoir institué cette tyrannie d'une police au préalable méticuleusement « épurée ». L'imagination toujours bouillonnante des roumains se saisit de ces traits, vrais ou faux, et ce sont autant de nouveaux coups portés à la personne royale.

Le bagnard

Le parallèle est facile entre ce souverain qui a perdu à ce point la confiance de son peuple, et le prisonnier aux cheveux ras, vêtu de l'habit de baigneur. Toute la Roumanie s'y emploie, et voici ce que l'on peut entendre au hasard de n'importe quelle rencontre où l'on est sûr de ne pas être trahi. Il est bien compris que je ne rapporte ces propos qu'à titre documentaire, tels que je les ai enregistrés et sans me permettre d'appréciations personnelles.

Codreanu a sans doute commis des erreurs. Mais le premier, il a osé franchement débrider les plaies roumaines, incriminé les vraies causes des maux roumains : le scepticisme, la vanité mal placée, les accommodements avec les formes multiples d'une corruption née sous le despotisme des Turcs et de leurs agents levantins, entretenue depuis par les Juifs, maîtres de tout le capital du pays, rémunérant partout leurs esclaves.

Beaucoup d'hommes politiques, depuis la guerre, ont annoncé dans d'autres pays leur volonté de faire une révolution morale. Ce fut la plupart du temps pour masquer leur lâcheté, l'inexistence de leurs programmes. Codreanu, dans un pays de juristes, d'orateurs nés, où l'on se paye incroyablement de mots, a prêché lui aussi cette révolution, parce qu'en effet, aussi bien en France, en Belgique, en Espagne qu'en Roumanie, elle est le fond de tout. Mais ce chrétien mystique, que l'on a souvent décrit comme une sorte d'illuminé, est passé incontinent à l'action.

Lorsque les Roumains de la bourgeoisie, fonctionnaires, officiers, journalistes, ont convenu en souriant de leurs défauts, des concussions, des backchichs au milieu desquels ils se meuvent sans illusions

mais aussi sans répulsion réelle, et cela pour le plus grand mal de leur pays, ils concluent: « Ah ! si vous connaissiez nos paysans ! Ils sont sobres, honnêtes, prolifiques, religieux, ils sont dix-huit millions. La vraie Roumanie, c'est eux. » Mais les Roumains contemplent leurs paysans de loin, en touristes. Codreanu, « l'homme de la forêt », entraîna les jeunes bourgeois des Universités chez les laboureurs et les pâtres, il leur fit partager leurs peines dans des croisades épiques. La Garde, telle que l'a conçue Codreanu, ce n'est pas seulement la destruction d'un parlementarisme vermoulu, la prise du pouvoir par une faction plus jeune et plus hardie. C'est la réaction contre cet aveuglement volontaire du citadin roumain, gourmet, coquet, médiocrement scrupuleux, qui feint de ne pas voir, à chaque détour de rue, tant de pauvres bougres haillonneux, tant de débris misérables d'une race belle et saine ; qui veut ignorer tous les villages rongés par le scorbut, par des famines quasi chroniques, désordres paradoxaux sur un des sols les plus fertiles du continent. Il ne s'agit pas seulement là de pitié, mais de conservation d'un précieux matériel humain.

La Garde veut encore abolir le contraste si vite irritant entre les officiers pétaradants, caracolants, étincelants d'ors et de cuirs vernis, et ce lamentable prolétariat militaire, ces malheureux conscrits affamés, sans semelles, loqueteux au point que trois culottes superposées n'arrivent pas toujours à leur couvrir les fesses, ces ordonnances innombrables, mises comme des vagabonds, rouées de coups, dormant trois heures par nuit dans les plus somptueuses villas sur un tas de chiffons, dévorant au hasard de leurs corvées un morceau de « mamaliga » pliée dans un vieux journal. Est-ce de la démagogie que de dénoncer cela, que d'affirmer qu'il n'y a pas d'armée là où le soldat ne peut avoir la fierté de son uniforme et la foi dans la justice de ses chefs ? Codreanu est peut-être une sorte de mage. Mais dans ce cas, il faut admirer bien plus encore le caractère prodigieusement pratique de tout son apostolat.

Les deux grandes classes de la société roumaine s'ignoraient ? Il les fonda, non pas dans des meetings dérisoires, mais dans une tâche commune, réelle. On montre à Bucarest une maison que la Garde n'eut malheureusement pas le temps d'achever, où un ancien ministre, un ancien gouverneur de la banque nationale comme le professeur Manoïlesco, l'auteur d'un des plus beaux livres que l'on ait écrits sur le corporatisme de nos jours, apportait la brique et le plâtre, aux côtés d'un cordonnier ou d'un paysan.

Codreanu, sans cesse, veut aller aux besognes urgentes, indispensables au pays, tout en poursuivant son œuvre spirituelle. De 1935 à 1937, plus de cent mille légionnaires, répandus à travers toute la Roumanie, y construisent deux cents églises, dix mille maisons pour les indigents, relèvent ou créent des centaines de ponts. Et s'ils n'ont pas pu édifier les digues, tracer toutes les routes si nécessaires qui sont dans leurs programmes, c'est que la gendarmerie, aux ordres des prébendiers des Travaux publics, décharge ses mitrailleuses sur eux.

A l'antisémitisme vigoureux mais désordonné de la tradition roumaine, Codreanu substitue l'antisémitisme positif. Aux trusts ruineux des Juifs, la Légion oppose le monopole de ses coopératives, dont tous les bénéfices vont à la caisse du parti, qui vend à bon marché des produits excellents et connaît un succès inouï.

La propagande marxiste s'infiltre chez les ouvriers. Le gouvernement dépêche des troupes, frappe au hasard. Codreanu, lui, préfère conquérir les grévistes, les gagner bientôt à la Légion, et tuer le communisme dans l'œuf.

« Voyez-vous, me disait un Roumain expansif et lettré dans un accès de colère lyrique, quand je pense à ce que l'on fait subir à un tel homme, je me dis les *Iambes* de Chénier :

« Toi, Vertu, pleure si je meurs. »

Le Monarque et ses hommes

Quels exemples, quelles œuvres le roi peut-il opposer à son prisonnier ? En fait de « révolution morale » il a répudié son épouse, compromis la couronne. Dans le pays le plus foncièrement antisémite du monde, il a choisi une maîtresse juive, qui a peuplé le palais de ses espions.

On déplore l'ingérence dans les affaires d'une poignée de politiciens qui entravent toute œuvre sérieuse ? Mais le roi est le premier homme d'affaires du pays. Il a d'énormes intérêts, notamment dans les plus grandes usines métallurgiques, « Resitsa » ; elles sont pleines de ses créatures, le très suspect Malaxa, le Juif Max Auschritt.

La spéculation juive est maîtresse des capitaux. Elle a avili la monnaie. Les entreprises chrétiennes s'efforcent de la battre en brèche. Mais les hommes aux ordres de la Cour mènent la lutte contre les financiers chrétiens. Le roi protège personnellement le spéculateur juif Marmorosch, de la Banque Marmorosch-Blank, l'un des plus gros établissements du pays. Afin de soutenir Marmorosch, il lui ouvre des crédits sur le Trésor public, la dernière fois pour deux milliards. Quelques semaines après, Marmorosch saute, laissant un passif qui ruine des milliers d'épargnants roumains, mais plaçant en Suisse une énorme fortune.

Cependant, un monarque peut être sensuel à l'excès, chérir l'argent, mal choisir certaines de ses amitiés, mais accomplir un grand règne quand il trace à la nation la voie politique qui est la meilleure pour elle, et quand il le sait. Des erreurs de jeunesse, si lourdes soient-elles, peuvent disparaître auprès de tels bienfaits. On ne dénierait pas à Carol II l'intelligence. Il a certainement deviné tout ce que la Garde de Fer apportait de précieux au pays. Sans l'encourager, tout en donnant même contre elle beaucoup de gages à certains de ses ministres, il l'a tolérée pendant longtemps. Les meurtriers de l'assassin Duca, par exemple, n'ont subi que des peines légères. Le roi semble bien prêt d'utiliser cette force qui monte, entraîne peu à peu le pays, gagne les rangs de l'armée, ne s'arrête qu'à la tourbe des hauts fonctionnaires.

Mais la juiverie a vu le danger. Si le roi et la Garde fasciste s'unissent, la Roumanie est nationaliste pour jamais, et en un tour de main, elle aura reconquis ses biens et sa liberté sur Israël. Ici, nous entrons dans le domaine des conjectures. Mais c'est la seule explication satisfaisante à ce drame confus. Un complot juif et maçonnique, où Prague pourrait bien avoir joué son rôle, où New-York, Londres et Paris sont manifestement intervenus, va rompre les ponts entre le roi et la Garde.

Toutes les armes sont bonnes. Il faut dire les choses telles qu'elles sont : les Juifs, maîtres en corruption, tiennent le roi par l'argent et par les femmes. Ils ne négligeront pas cet atout. Ils insinueront même, dit-on, que le roi, parce que dernier des Hohenzollern régnants, serait directement visé par Hitler, ayant la Garde pour instrument ! Ils menacent le pays d'un blocus financier qui pourrait compliquer, en effet, la révolution nationale de Roumanie. Ils auront bientôt gain de cause auprès du roi.

Nous revenons dans le domaine des événements certains et contrôlables. Tandis que la Garde remporte sa victoire aux élections, qu'une transformation radicale de la politique roumaine paraît immi-

nente, le roi est déjà résolu à ruiner tous les partis nationaux du pays. Sa manœuvre, favorisée, on le répète, par les tâtonnements de Co-dreanu, est habile. Pour discréditer les nationaux, le roi appelle au pouvoir les plus faibles, les partisans du Transylvain Goga. Il les laissera retourner leurs cartes, sûr qu'ils perdront. Goga est personnellement un esprit éminent, un homme intègre, un poète remarquable. Mais la poésie ne remplace pas l'expérience du pouvoir. Le premier acte de Goga est pour édicter un statut antisémite, excellent en soi, mais prématuré, beaucoup trop catégorique, surtout pour un ministère mal assis. Les Roumains, d'abord émerveillés, déchantent bientôt en voyant que le nouveau gouvernement fait comme les autres la chasse aux emplois, bouleverse inutilement les cadres de fonctionnaires chrétiens. Quelques louches personnages ont été imposés à Goga. Un de ses ministres s'affiche avec des potentats juifs. Enfin, un traître, le borgne Calinesco, est au ministère de l'Intérieur et organise un peu partout la besogne des agents provocateurs. Rien ne ressemble moins à un gouvernement de rénovation.

Le roi peut donc renverser Goga sans heurter violemment l'opinion. Il est résolu à en user très cavalièrement avec les derniers débris d'institutions démocratiques. Il exercera son pouvoir personnel, avec un conseil restreint. Rien ne devrait combler davantage les vœux de la Roumanie monarchique.

Mais la Roumanie est aussi antisémite, antimaçonnique, et Co-dreanu lui a montré, matériellement et spirituellement, ses devoirs les plus urgents. En abolissant les partis, en mettant fin à l'ère des bavardages, le roi a certainement soulagé la nation d'un gros abcès. La campagne pour l'hygiène rurale qu'il fait entreprendre répond à de sérieux besoins.

Mais la Roumanie reconnaît avec consternation, auprès de lui, quelques-uns des individus les plus funestes de son personnel politique. Imaginons un monarque gouvernant avec un Chautemps, un Sarraut, un Reynaud, un Jouhaux. Le maçon Calinesco à l'Intérieur et à l'Instruction Publique, est un petit tyran policier qui a promis au roi de le débarrasser dans les trois mois de la Garde et qui emprisonne à tour de bras l'élite de l'enseignement, de l'armée, de la magistrature. Ralea, au Travail et aux Assurances sociales, est un communisant, un germanophile de 1914, un insulteur de Mussolini dans le journal extrémiste *Dreptea*, dont il avait été le fondateur. Ghelmechiano, aux Travaux publics, a les mêmes origines.

Les réformes administratives aboutissent à placer à la tête des nouvelles divisions provinciales des résidents royaux dont les attaches maçonniques et juives sont avérées.

C'est une fois de plus une bande, lourde de méfaits passés, et d'autant plus redoutable qu'elle a, cette fois, tout le pouvoir dans ses mains.

Quant à la question juive, rien n'indique mieux la politique tortueuse adoptée par le nouveau régime, décalquée sur les motions d'un congrès radical français. Il importe de donner quelques menues satisfactions au pays. Les lois de Goga ne sont pas formellement abrogées. Mais l'une des plus utiles, celle sur la presse judéo-marxiste, est tournée avec une désinvolture cynique. L'*Adeverul* et le *Diméneatsa*, les anciens journaux de Titulesco, ont tout juste eu la peine de changer leur titre, en *Semnalul*, et sont imprimés dans le même immeuble, ont gardé tous leurs collaborateurs. Dix autres organes juifs prospèrent avec la même insolence.

Les journaux nationalistes roumains ou étrangers sont féroce-ment proscrits. Mais les feuilles rouges de Prague, de Moscou, de Paris,

Huma et *Popu* en tête, peuvent se répandre librement. Dans la presse officieuse, Blum est régulièrement cité comme une des voix les plus autorisées de France.

A quelques vagues manifestations d'antisémitisme verbal, succèdent des assurances données aux Juifs et suivies aussi d'effets. Le patriarche Miron Cristea lui-même se prête à la manœuvre. Les avocats, les fonctionnaires juifs destitués sont réintégrés avec paiements d'indemnités. Une liste de plusieurs centaines de médecins juifs marons, frappés d'interdit, est toutefois publiée et donne une fière idée de la manière dont la profession était protégée. Mais l'interdit, assure-t-on, est de pure forme et dans la majorité des cas, le droit d'exercer peut être racheté facilement.

Israël respire, et après sa verte colique de l'hiver précédent, retrouve une arrogance accrue. Mais il sait manifester à qui de droit sa gratitude. Il n'est pas une seule des quarante mille boutique juives de Bucarest qui n'affiche en belle place le portrait du roi Carol II.

La Roumanie aux Roumains

Nous avons fait le tour de l'opinion roumaine. C'est au voyageur français à reprendre cette fois son carnet de route.

Même s'il ignore tout des chiffres des statistiques, même s'il a été tout surpris d'apprendre que Mme Marie Dubas, par exemple, n'était pas chrétienne, ce voyageur ne peut faire quelques centaines de kilomètres en territoire roumain sans découvrir le problème juif. Irait-il en Pologne qu'il arriverait vite à un identique résultat. Il n'y a pour ainsi dire pas d'exemple de Français ayant vécu dans le fameux « triangle » juif de l'Europe centrale (Drumont avait pour cette figure géométrique un mot beaucoup plus précis) qui n'ait grossi très vite les rangs de l'antisémitisme universel.

Il y aurait une œuvre pie à remplir : ce serait d'offrir un circuit Budapest-Bucarest-Varsovie à deux ou trois cents agents électoraux du Tarn et de l'Aude, maçons, socialistes, peu importe, pourvu qu'ils soient bien de leur terroir. Vous verriez si M. Grumbach et M. Léon Blum seraient réélus dans ces secteurs-là.

Au ghetto

Beaucoup de touristes, à Bucarest, ne vont pas plus loin que la rue des Lipscani, qui s'ouvre dans la Calea Victoriei, et repartent stupéfaits de la youtrerie qu'ils ont frôlée. La descente des Lipscani est, en effet, fort instructive. C'est une des citadelles européennes du calicot juif. La surenchère des enseignes pendant par centaines au-dessus des trottoirs lui donne un air presque chinois. Le Juif, bondissant d'un monceau de camelote, vient nous agripper jusqu'au milieu du pavé. Les seuls commerçants aryens autorisés, dans cette voie bénie de Jéhova, ce sont les aveugles qui vendent sur un tabouret au coin des portes des boutons et des lacets de souliers.

Pourtant le Juif des Lipscani, qui développe en souriant prudemment ses coupons aux pieds des plus jolies femmes de Bucarest, est déjà frotté, sûr de lui, prêt à prendre de l'air. Il porte des complets de draps plus ou moins anglais et des cravates à pois. Il est gonflé d'espoirs. Il les a inscrits sur sa boutique. La hantise de Paris y est surprenante. Ces devantures bondées de soie artificielle se nomment en français : « Au monde élégant », « La Vie Parisienne », « Mon goût », « Au chic de Paris ». J'ai même relevé un « Sicut Parisiani ». M. Etoile du Matin et M. Joli-Garçon, ou si vous préférez M. Mor-

genstern et M. Hubschmann, tirent leurs plans pour rejoindre le cousin de la rue du Sentier. Ce sont déjà des Juifs amis de la France, prêts à pondre des rejetons dans toutes nos antichambres de ministères. On verrait presque aussi bien chez nous au Village suisse qui avoisine l'Ecole militaire, au marché Saint-Pierre à Montmartre, à n'importe quel carrefour de la rue Réaumur. Le malaise encore un peu vague du chrétien dans les Lipscani tient à la multiplicité de ces gestes crochus qui lui barrent le chemin. Cela suffit aux gens pressés et de nez délicat. Ils ont tort.

Bucarest, je l'ai dit, n'est pas, pour sa latitude, une ville trop mal tenue. Avec la misère qu'elle abrite, il s'en faut cependant qu'elle soit partout nette comme une place flamande ! Et les tziganes ont beau être de très purs aryens blancs, lorsqu'il s'emparent d'un coin de faubourg, les bouges où ils croupissent se font sentir de loin.

Cependant, même après toute cette pouillerie, quand on pousse un peu plus loin que les Lipscani, jusqu'au quartier de Dudesti, il semble que l'on ait brusquement changé de monde. L'air est irrespirable. Une espèce de fièvre perpétuelle agite la poussière. Ce ne sont pas seulement les éventaires gluants des fabricants de beignets, les ignobles relents de graisse ou de carpes pourries qui nous lèvent le cœur, mais ce chaos général qui déroute, qui exaspère. Nul pittoresque, mais une abominable sordidité, faite de tous les déchets d'industrie de notre époque, qui viennent se briser, se rouiller là, et serviront encore aux tractations frénétiques des cent cinquante mille Juifs du ghetto de Dudesti dont les visages terreux ou verdâtres n'expriment que de vils sentiments. Comme par hasard, Dudesti est aussi le quartier de la prostitution et vomit à la nuit tombantes d'antiques et gigantesques garces, aux trois-quarts nues, serves de Juifs depuis un demi-siècle.

Mais le couronnement du voyage, ce sera Cernautsi (Czernowitz). Dans cette capitale de la Bukovine autrichienne, le Juif forme les deux tiers de la population, qui dépasse cent mille âmes. Il est là le maître pour ainsi dire depuis toujours. Il a modelé la ville à son image. Il en a fait une énorme porcherie. J'étais à Cernautsi depuis plus de quatre heures, affamé, éreinté. J'aurais préféré jeûner jusqu'au soir plutôt que d'entrer dans une des horribles échoppes « Kascher ». Je tombai enfin sur un humble bistrot chrétien, le seul, je pense, de son espèce dans tout Cernautsi, et qui s'en prévalait sur son enseigne. Il se trouva que le fils du patron, que je ne compromettrai pas, j'espère, car il a encore l'âge où la politique semble bien méprisable, était un petit bachelier roumain aux yeux délurés, parlant à la perfection sept ou huit langues, dont le français et le yiddisch. En m'apportant les piments farcis et le fromage, ce gamin de dix-huit ans me débitait du Rimbaud, du Ronsard, du Shakespeare.

Grâce à ce guide inespéré, j'ai pu aller jusqu'au tréfonds du ghetto. Du pied, le plus naturellement du monde, sans y ajouter même un soupçon d'impatience, dans les escaliers fétides, mon bachelier repoussait des ribambelles de marmots. Nous entrions dans des repaires où les Juifs font leurs excréments sur le plancher, dorment, mangent et s'accouplent dans la puanteur de leurs propres ordures.

Je voyais là non plus le Juif en casquette de Budapest, mais le Juif dans son uniforme rituel. Je distinguais sans peine le vieux Juif fidèle à toutes les traditions, portant le bonnet à queue de renard, les bottes, le caftan et la lévite de soie, le petit Juif rabbinique un peu plus évolué déjà, remplaçant le bonnet par le chapeau de velours, et le Juif qui préférera le négoce, qui arbore encore la lévite, mais de « fantaisie », en bleu sombre, ou en gris marengo.

Je reconnaissais sous ces défroques tous nos Juifs peignés et lavés. Ce bedeau de synagogue, à tête d'Arabe négroïde, c'était, ma foi ! M. Herzog, dit Maurois. M. Bergson trotteait, une besace à l'échine, M. Tristan Bernard s'épouillait la barbe, M. Bader suait sous son bonnet crasseux, M. Jean Zay – c'était un vendredi soir – allumait dans une pénombre pestilentielle les sept branches du chandelier.

En dépit de mes opinions bien arrêtées sur la pitié que peut raisonnablement inspirer le prolétariat juif, une misère plus criarde m'arrêtait par instants. Je désignais à mon guide un vieux vagabond plus bossu que M. Mandel, coiffé d'un chiffon gras, les loques d'un pardessus pendant sur ses jarrets confondues avec celles de son fond de culotte : « Celui-là ? me disait le bachelier. Il a un fils à Paris, deux autres au lycée, un magasin dans le centre. Il fait depuis des années le trafic de toutes les devises de l'Europe centrale. »

Dans le café chic de Cernautsi, les Juifs cossus, vêtus en bourgeois, retrouvaient empilée sur les tables la presse juive du monde entier : celle de Paris et celle de Bâ, celle de New-York, celle de Budapest.

Faune juive

A Cernautsi, comme dans vingt autres de ses capitales, le Juif vraiment chez lui a d'emblée reconstitué le ghetto. Il n'a pas été capable d'élever une ville. Il n'a pu concevoir qu'une énorme bourgade, incohérente, hétéroclite, inachevée, comme la plupart de ses systèmes, comme toutes ses révolutions. Cela lui suffit largement. Ce nomade n'a pas le goût de la demeure assise. Le gîte le plus crasseux, le plus bourbeux lui sera toujours assez bon pour enterrer son or et attendre la prochaine étape.

Il se fait à plaisir la plus sale et la plus diabolique gueule que puissent porter des épaules humaines, avec ses papillotes huileuses émergeant d'une coiffure toujours grotesque (comment dépeindre l'espèce de képi de carton que les apprentis rabbins portent au sommet de leur crâne ?), avec l'étope de sa barbe et ses éternels habits noirs, taillés dans la forme la plus laide, la plus ridicule. Et les plus repoussants, les plus infernaux, ce sont encore ses prêtres, ses rabbins qui distillent sous leurs bésicles la haine du chrétien, qui commandent à la tête de chaque communauté l'étranglement économique du chrétien. Le cas d'Isaac Leifer, le rabbin à l'héroïne, n'a plus rien pour surprendre quand on a plongé dans la Palestine de l'Europe. C'est une œuvre pie que de travailler à l'empoisonnement du goy.

Une ville comme Cernautsi confirme par la réalité toutes les notions quelquefois plus ou moins abstraites de l'antisémitisme. La loi de Nuremberg interdisant aux Juifs de prendre des servantes chrétiennes âgées de moins de quarante-cinq ans a fait sourire en France. On y a vu une vexation gratuite. Mais en Pologne, en Roumanie, on sait très bien que les vieux Juifs choisissent dans les plus pauvres villages la petite chrétienne la plus fraîche et qu'ils l'installent chez eux non seulement comme domestique, mais pour les besoins de leurs fils. Ils éviteront ainsi de se contaminer avec les prostituées des lupanars juifs, à l'usage des chrétiens.

J'ai toujours trouvé fort puéril de mesurer, à la façon des nordiques, le degré de civilisation d'un pays au nombre de ses baignoires et des corbeilles à papier de ses jardins publics. Mais à Didesti, à Cernautsi, dans cent autres ghettos de Bessarabie, de Pologne, des Carpathes, il ne s'agit plus de négligences, de la saleté qui accompagne partout la faim. C'est la sanie juive qui pollue tout autour d'elle,

l'équivalent dans l'ordre matériel de la pornographie, de l'escroquerie, des falsifications, du marxisme juifs dans l'ordre moral.

Il est impossible de ne pas prendre vigoureusement le parti des malheureux chrétiens obligés à un pareil voisinage, par exemple de ces beaux paysans roumains de la Bukovine, hauts et droits dans leurs habits blancs brodés, avec leurs yeux calmes et sans détours, que l'on voit décharger les lourds sacs de blé devant l'autre d'un Louis Louis-Dreyfus de village qui jette quelques pièces dans leur bonnet de peau de mouton.

C'est le grand malheur de la Roumanie que d'avoir près de deux millions de ces parasites dans tous les replis de sa terre. J'ai déjà raconté l'histoire de cette juiverie roumaine qui, par dessus le marché est d'importation récente. Dans le Vieux Royaume du moins, les Juifs, jusqu'au début du dernier siècle, ne formaient que de minuscules colonies. C'est lorsque la Roumanie obtint de Constantinople la liberté de commerce que les ghettos de Galicie et d'Ukraine lui dépêchèrent leurs premières vagues de conquérants, qui en moins de vingt ans accaparaient le marché nouveau, et le gardaient !

Je ne citerai qu'un seul chiffre. Sur 161 milliards de leis du revenu annuel de la Roumanie en 1936, les Juifs (10 % de la population) en détenaient plus de cent milliards.

Un pays qui vit sous un pareil servage ne peut pas être en bonne santé. Depuis des siècles, le Roumain ne possède pratiquement rien d'un pays comblé par la nature. A l'origine de toutes ses infortunes, de toutes ses plaies, il y a le Juif. Après la guerre, le gouvernement fit une réforme agricole qui depuis longtemps s'imposait : il partagea la terre aux paysans. Ces partages sont toujours délicats. Une période d'adaptation doit suivre. Dans beaucoup de départements, la réforme n'a été que d'un profit insignifiant, parce que les trusts juifs se sont substitués aux grands propriétaires. Ils assujettissent beaucoup plus étroitement le paysan qui reste arriéré dans son travail, qui voit sa pauvre existence réglée par l'agiotage international des grains.

Le bakchich, la prévarication sont en Roumanie presque naturels parce que l'État lui aussi possède trop peu. Le budget devrait être triplé. Mais les Juifs aiment mieux soudoyer les percepteurs que de payer un impôt en proportion de leur richesse. Le percepteur accepte, parce qu'il est lui-même misérablement payé. Un agent de police de Bucarest touche par mois l'équivalent à peu près de cinq cents francs-Daladier. Il lui faut s'assurer avec cela une tenue correcte. Il n'a plus qu'un seul moyen de subsister : abuser de son uniforme. Il a donc fait de la grivèlerie une sorte d'institution. Il entre dans l'auberge de son choix, il boit, il mange et se lève majestueusement. Il a trop de moyens d'inquiéter le patron pour que celui-ci ose lui présenter une note.

Les grands États occidentaux, la France et l'Angleterre surtout, ont englouti dans les finances roumaines des milliards. Leurs épargnants ont été échaudés, et les citoyens roumains n'en ont eu à peu près aucun profit. La juiverie a tout dévoré. Elle se soucie peu d'équiper un pays où, comme ailleurs, elle ne se considère que de passage. Il faut entendre le Juif roumain émigré, né dans quelque sentine puante de Galatz ou de Jassy, cracher son mépris sur ces « infects Balkans ». Le Juif ne songe qu'à arracher à la Roumanie le magot qui lui permettra d'atteindre l'Ouest toujours convoité, Paris, New-York, la Californie.

La Roumanie compte sur son territoire toutes les variétés de la faune juive : les sauvages de Bukovine et de Galicie, qui professent que le « goy » est un chien à tête d'homme, les Juifs à tignasses et lunettes d'intellectuels, qui se glissent dans l'enseignement, qui ont

colonisé la médecine et le barreau, les Juifs repus qui peuplent le casino de Sinaïa, qui occupent en vainqueurs les palaces et les plages à la mode, les épaisses juives à perles et fourrures, qui cherchent à singer la charmante et voluptueuse démarche des chrétiennes et ne sont que d'une caricaturale obscénité.

Tout cela, bien entendu, milite dans un marxisme plus ou moins avéré. Les horribles Juifs de Kichineff – les pires selon les connaisseurs ! – ont connu la révolution de Lénine entre 1917 et 1919, l'époque du triomphe d'Israël dans le bolchevisme. Ils sont tous demeurés communistes militants. Les Juifs de Bukovine, de Transylvanie, qui mouchardaient jadis les Roumains auprès de la monarchie austro-hongroise, ont été dans la Petite Entente les auxiliaires fanatiques de Benès et de Titulesco.

Ai-je fait assez comprendre pourquoi le Roumain est antisémite comme il respire ? M. Lucien Romier, dans un livre par certains côtés très juste, *Le carrefour des Empires morts*, a écrit froidement que l'antisémitisme roumain était un produit artificiel des Universités. C'est bien l'exemple de ces erreurs monstrueuses d'esprits éminents, renseignés, mais trop habitués à une discipline mathématique, qui se refusent à certaines explications de la vie parce qu'elles leur paraissent trop grossières. Je voudrais bien savoir auprès de quels professeurs les petits aryens de Bukovine ont appris à jeter des cailloux aux colporteurs juifs qui jouent là-bas le rôle de Croquemitaine !

Une Roumanie nationaliste

Le roi Carol apparaît à l'étranger de passage comme le seul souverain d'après guerre qui ait décidé d'exercer le pouvoir personnellement. On ne pourra pas lui ôter le mérite de l'énergie, symbolisée dans l'éducation virile qu'il a donnée à son fils, le voïvode Michel, devenu un splendide gaillard. Mais tout considéré, tout pesé, le roi ne fait pas la politique que son pays réclame, qui est devenue vitale pour lui.

Ses institutions pseudo-fascistes peuvent donner le change à un journaliste très distrait. J'ai déjà dit deux mots de ces « strasers », sortes de ballilas en bérets blancs et blouses bleues, qui doivent grouper en principe toute la jeunesse des écoles. Les Roumains font observer ironiquement que les « strasers » ne sont qu'une copie des organisations de la Garde, qui avaient le mérite d'être plus nombreuses, d'être animées non point par des décrets-lois, mais par un libre enthousiasme. J'ai passé plusieurs jours auprès de ce que l'on nommerait en Allemagne un camp de « Führerinen », c'est-à-dire d'institutrices, de professeurs chargés de répandre auprès de leurs élèves le nouvel esprit. Il y avait là d'excellentes dames de cinquante ans, fort imposantes, qui se voyaient dans l'obligation de coucher sous la tente, de jouer à la balle, de danser dans des rondes, de défiler au son d'une fanfare militaire. Je ne pense pas qu'un spectacle aussi désopilant soit propre à échauffer le sentiment national des jeunes Roumains qui ont très tôt un sens très vif du ridicule.

Dans ce camp de « Führerinen », on tenait aussi force discours. Les Chambres peuvent être fermées. Mais l'infatigable éloquence roumaine sévit toujours ailleurs.

J'ai rencontré nombre de ces « Führerinen ». Les plus jeunes n'étaient pas mécontentes de ces vacances en plein vent. Mais toutes s'accordaient à reconnaître que si l'institution est bonne en soi, le sentiment national n'y est qu'un prétexte. En réalité, on y exalte la seule dynastie : « Nous y travaillons, me disaient ces jeunes femmes, parce que c'est Codreanu qui a créé les cadres, et qu'il faut les conserver pour le prochain avenir. »

Codreanu, la Garde... quelque milieu que l'on interroge, on les retrouve partout là-bas.

Je vis pour la première fois à Paris, il y a deux ans et demi, trois gardistes sonner à ma porte, amenés par un jeune camarade roumain, un Roumain agréable et classique, bavard, dépensier, vêtu d'un complet crème, d'une chemise rose, d'une cravate azur et de chaussettes mauves. Parmi les gardistes, il y avait un des plus grands noms de Roumanie, un jeune bourgeois et un paysan qui s'était élevé à la force du poignet jusqu'à je ne sais plus quelle licence. Ils portaient de vieux manteaux de cuir, ils vivaient avec mille francs par mois, ils étaient sobres de gestes et de propos. Le plus naïf et le plus fanatique lança même quelques pointes au sybaritisme français parce que nous étions allés chez Weber où l'on est confortablement assis et que je supputais avec une excessive gravité le choix de l'apéritif. Je dois dire que j'ai compris ce jour-là l'opposition entre la Roumanie radicalo-moldave, cultivée, amusante, mais choisissant toujours la pente de la facilité, et une Roumanie inconnue, pleine d'une surprenante mais nécessaire autorité.

Je me suis demandé à maintes reprises cet été jusqu'à quel point le mysticisme de la Garde ne lui avait pas nui, ne s'était pas nuancé à son insu de fatalisme oriental : « Aujourd'hui ou demain, nous ou d'autres, peu importe, pourvu que les événements s'accomplissent. » En attendant, la gabegie s'aggrave dans tout le pays, et il manque à son rôle. De nombreux roumain m'ont dit : « C'est possible », mais pour ajouter aussitôt : « C'était indispensable ». Ils connaissent bien leur pays. Ils estiment que dans l'excès de scepticisme où il est tombé, le levain d'une foi même aveugle est une des conditions de son salut.

Pendant que je termine cette enquête, les journaux annoncent que le roi Carol est décidé à renforcer de plus en plus son pouvoir, à concentrer tous les partis patriotes en un seul. Je croyais que les partis étaient officiellement abolis depuis plusieurs mois. Le souverain s'aperçoit-il donc que, malgré les promesses et les sévices de son ministre Calinesco, ils existent

Mais on apprend d'autre part qu'aucune des mesures prises contre les « fascistes », gardistes ou sympathisants, n'est adoucie. Où se trouve donc les patriotes dont on nous parle ?

Je ne fais que traduire ici le sentiment général de tous les Roumains que je connais. La Garde s'est peut-être trompée sur les moyens suprêmes de sa politique. Mais elle a fait toucher du doigt au pays ses plus graves défauts. Elle est religieuse, mais elle veut aussi donner enfin aux Roumains la possession temporelle de la patrie si féconde où le destin les a fixés. A l'antisémitisme purement instinctif et désordonné de naguère, elle a substitué la lutte sur le terrain même qu'occupent les Juifs. Je pense pour ma part qu'un mouvement aussi profond, qui fait appel, depuis les adolescents jusqu'aux paysans, aux forces les plus saines et les plus généreuses d'une nation ne peut être étouffé.

Les Juifs auront beau nous affirmer le contraire, je ne vois pas ce que nous, Français, nous aurions à y perdre. Aussi longtemps que les actrices roumaines se feront habiller à Paris, que nous fournirons les Roumains, lecteurs insatiables, en journaux proprement rédigés, en bons romans et en bons livres d'histoire et de critique, notre prestige spirituel n'a rien à craindre là-bas. La grande déception, des Roumains comme de tant d'autres, ce fut les ministères Blum : « La France ! Tomber jusque là ! » – « Chers amis, nous n'avons tout de même pas deux millions de Juifs comme vous. Les aurions-nous, je crois que nous ne les tolérerions pas six mois. » – « Oui, mais nous, nous

n'existons que depuis six peu de temps ! Tandis que la France ! Henri IV, Louis XIV, Napoléon, Léon Blum ! »

Espérons sans y croire, hélas ! absolument, que ce n'est plus qu'un mauvais souvenir. Mais si Blum revient au banc d'un de nos ministères, nous pourrions mesurer dans la même journée tous les amis qui se seront séparés tristement de nous.

Quant à la politique extérieure, je ne crois pas que nous ayons à nous féliciter très haut de celle du roi Carol. Il est visible qu'il tient à ménager l'Allemagne, tout en conservant à Londres les crédits juifs de la Cité. Nous voyons la Roumanie rechigner devant le projet d'un bloc polono-roumano-hongrois qui formerait à l'Est la seule sécurité véritable contre le pangermanisme. Pour l'expansion économique des Allemands sur les Karpathes et le Danube, elle est commencée depuis longtemps. Essayez donc d'acheter en Roumanie un produit pharmaceutique, un outil qui ne soit pas « made in Germany ». Les Roumains n'y attachent qu'une médiocre importance. Dans une économie enjuivée, que le commerce se fasse par Berlin ou Paris, il ne rentre pas un lei de plus dans leur poche.

Il est très affligeant de laisser partout à Hitler le bénéfice de son antisémitisme, qui sait si bien s'accorder pour l'extérieur avec la finance d'Israël. Ce que la Roumanie attend de nous, c'est un sursaut antijuif qui nous rendrait dans son esprit la place que nous avons conservée dans son cœur.

Pour la Roumanie, nous ne formulons ici qu'un seul vœu : celui de voir chez elle la réconciliation de la monarchie et des patriotes, par-dessus les intrigues abjectes d'Israël. Avec l'âme que sa jeunesse est en train de lui forger, ce magnifique pays du blé et du pétrole peut tenir en Europe le rôle que la nature lui a réservé. Mais à ce prix seulement. Sinon, je redoute qu'il ne doive tendre le cou à de nouveaux esclavages, ou connaître peut-être une fois de plus de hasardeuses et confuses révolutions.

L'assassinat de Codreanu

C'est par ses héros que vit un peuple et non par ses « majorités » lâches et inertes. Pour eux, peu importe de vaincre ou de mourir, car, lorsqu'ils meurent, le peuple tout entier vit de leur mort et s'honore de leur martyre. Ils brillent dans l'histoire comme des images d'or que le soleil sur les hauteurs éclaire au crépuscule, tandis que sur les plaines, en bas, si grandes, si nombreuses soient-elles, s'étend le voile de l'oubli et de la mort.

Corneliu Codreanu

Codreanu vient d'être assassiné de la plus barbare et lâche façon. Depuis que nous connaissions, dans ce journal, sa vie et son œuvre par des documents directs et non par des mensonges ou des fables, nous savions qu'il appartenait par bien des points à la même famille d'esprits que nous. Sa signature avait paru ici au milieu des nôtres. Dans la Roumanie déchirée par les partis égoïstes, saignée et gangrenée par les Juifs, notre attention et notre estime allait à ce chef ardent, probe, patriote, antisémite, comme elle allait à un Calvo Sotelo dans l'Espagne de 1935.

Dans l'exécution nocturne de Codreanu et de ses compagnons, féroce préméditée, grossièrement et hypocritement camouflée en tentative de fuite (à qui fera-t-on jamais croire que, sur quatorze

hommes s'enfuyant au milieu des ténèbres, du brouillard et de la forêt, pas un seul n'a réchappé, même blessé, aux balles des gardiens ?), dans cette exécution, tout est propre à inspirer l'horreur, le dégoût et la pitié. Nous savons depuis longtemps que ces mouvements de la « conscience humaine », comme on dit chez nos ennemis, sont toujours à sens unique, ne sont réservés qu'à des clans, ni plus ni moins que les plus basses faveurs politiciennes. Le massacre de la route de Bucarest a laissé de pierre toutes les belles âmes de droite et de gauche que bouleversait une seule goutte de sang sur la précieuse oreille de Blum. A l'exception d'un libre et généreux article de Léon Daudet, l'on a même guère perçu que le soupir mal dissimulé du soulagement d'Israël.

Nous constatons dans ce drame l'indifférence des pleureurs professionnels. Mais il n'est ni dans notre rôle ni dans notre manière de les remplacer devant cette tombe. Codreanu avait déclaré la guerre à la juiverie. Il en avait mesuré plus d'une fois les risques. Dès 1924, alors qu'il était déjà incarcéré, le Capitaine avait appris que la police songeait à le supprimer pendant un transfert de prison, « sous le prétexte qu'il avait voulu échapper à son escorte » (p. 225 de son livre *Pour les Légionnaires*). Il est mort à son poste de combat. On ne gémit pas sur le corps d'un soldat. Mais ce qui est atroce, c'est que Codreanu ait été abattu par des balles chrétiennes. Nous n'en sommes d'ailleurs point surpris. Il est rare que les Juifs trempent eux-mêmes leurs mains dans le sang des « goym ». Il faut pour cela qu'ils soient les tyrans et les maîtres, comme dans la Russie de 1918, la Hongrie de 1919, auquel cas leur sadisme ne connaît plus de frein. Mais le chef-d'œuvre de leur couardise, c'est de faire abattre pour leur compte le chrétien par le chrétien. Le roi Carol II porte désormais l'épouvantable responsabilité d'avoir été leur instrument jusqu'à l'assassinat.

Les gardistes roumains avaient été avertis, dès le début de novembre, que l'on organiserait le meurtre de leur chef pendant le voyage du souverain à l'étranger. Les ministres seuls eussent été en cause dans cette sordide tragédie. Ils le comprirent et reculèrent. Le roi a été contraint de donner l'ordre lui-même, flanqué de son policier Calinesco.

Il est singulier que le massacre ait suivi si rapidement la randonnée de Carol en Occident. Est-ce à Londres que la Cité juive, bien informée de la popularité indéracinable de la Garde de Fer, lui demanda cette tête ? Dans tous les cas, il serait bien étrange qu'il n'ait pas obtenu de l'Allemagne un blanc-seing. Il est impossible qu'il n'ait pas été question de la Garde dans ses entretiens avec Hitler et Goering. Si ces derniers, dans l'autre hypothèse, plaidèrent pour la vie du Capitaine, gagnèrent sa cause en échange de libertés commerciales, ait que Carol, sitôt rentré, ait agi contre sa parole, c'est qu'il se trouve donc dans son pays en face d'une opposition plus profonde et plus générale encore que nous ne le supposions.

Nous n'avons pas à juger la politique intérieure de la Roumanie. Nous n'en parlons qu'en qualité de Français.

On nous a assuré que le trépas de Codreanu était pour nous une excellente affaire, que la Garde de Fer était sur le Danube un auxiliaire du Troisième Reich. J'ai fait justice dans un récent reportage de tout ce que ces allégations ont d'aventureux ou de faux. Codreanu avait annoncé devant témoins qu'il songeait à mettre dans son programme la participation de la Roumanie à l'axe Rome-Berlin. C'était en plein Front populaire français, au beau milieu des intrigues russo-philosophes, tchécoslovaques et genevoises de Delbos. J'ajoute que Titulesco, spéculant sur la profonde amitié des Roumains pour la France, avait

annoncé auparavant, en 1933, que la dissolution de la Garde était exigée par Paris.

En dépit de toutes ces circonstances, dans l'état-major même de la Garde de Fer et parmi ses plus fidèles alliés politiques, on reprocha très vivement à Codreanu son propos. La gratitude envers la France, qui fut la créatrice de la petite puis de la grande Roumanie, le souvenir du sauvage traité de Bucarest imposé par l'Allemagne en 1918, pèsent encore davantage là-bas que toutes nos fautes. Tout ce qui a pu se dire ou s'écrire dans l'autre sens tient à la gigantesque machination des Juifs acharnés à défendre par n'importe quel moyen le fief habité par deux millions des leurs qu'ils possèdent de la Transylvanie à la Mer Noire. Notre intérêt voudrait que la Roumanie prît place dans une solide barrière opposée en Orient à l'expansion germanique, que l'Allemagne ne devînt pas chez elle la maîtresse absolue de tous les débouchés commerciaux, ne puisât pas un surcroît de force dans ses richesses.

Or, le roi Carol, allié fidèle selon Buré et Kerillis, n'a cessé de soutenir les récriminations allemandes quand la Pologne et la Hongrie établissaient le plan d'une frontière commune. Sous son gouvernement, la pénétration commerciale allemande en Roumanie est chose faite. Tout semble indiquer que le dernier voyage du roi à Berchtesgaden et à Berlin ne fera qu'accélérer cette pénétration. Comment le Reich n'aurait-il pas avantage à composer avec un souverain ondoyant et jouant trois ou quatre cartes à la fois, plutôt qu'à encourager un parti farouchement nationaliste qui ne songerait évidemment pas à délivrer son pays de la puissance juive – premier point du programme de la Garde de Fer – pour le vendre aussitôt à l'étranger ?

Quel crédit accorder au dictateur-roi qui a privé de son commandement, mis aux arrêts, placé sous la surveillance policière le meilleur chef militaire roumain, l'un des très rares qui soient sortis grandis de la guerre, au surplus francophile irréprochable, le général Antonesco ?

La presse aux ordres juifs qui fait l'opinion des démocraties affirmait depuis des mois que la Garde de Fer était liquidée. C'était possible.

Après une longue enquête, je rapportais cependant, au mois d'octobre, la conviction qu'il n'en était rien, que les codreanistes, malgré toutes les rigueurs, ne cessaient de gagner partout d'ardentes sympathies. L'assassinat de la semaine dernière montre que l'on ne m'avait pas trompé. On ne prend pas la peine d'étouffer dans le sang un parti qui n'existe plus.

Nous n'attachons pas à la vie humaine le même fétichisme que la juiverie et que certains surprenants chrétiens. Il y a des trépas nécessaires au salut d'un pays. Mais si la Garde tua, ce ne fut qu'après des années de martyre enduré sous des ministres maçonniques. Elle n'a jamais cessé d'affirmer sa foi religieuse et sa foi monarchique. Elle ne s'insurgeait que contre un parlementarisme décrépît et corrompue, contre les domestiques de la juiverie. Elle ne souhaitait que le soutien de la main royale. Elle ne l'a pas eu, et c'est la cause de toute la tragédie roumaine. L'intrigue d'Israël a triomphé.

Comme tous ses triomphes, celui-ci ne peut être qu'illusoire. La dictature royale n'a eu que faveurs pour les Juifs, elle a usé toutes les rigueurs, jusqu'au crime, contre les chrétiens. Un très prochain avenir nous dira certainement s'il est loisible à un roi de se dresser, pour des fins uniquement personnelles, contre ce qu'il y a de plus pur, de plus généreux, de plus sain dans son pays, alors qu'il avait tout pouvoir pour gagner la confiance de cette ardeur et de cette jeunesse.

L'admirable phrase de Codreanu, inscrite en tête de cet article, définit mieux qu'aucune description la noblesse de ce chef. Où qu'il

ait été tué, dans sa cellule, comme à Moscou, ou dans la neige et la nuit, il a certainement vu s'approcher de sa tempe les pistolets des sbires d'un cœur serein et plein d'espoir. Je ne pense plus que l'idéal national et chrétien qu'il a semé dans toute une génération de sa patrie puisse être encore anéanti. Nous tenons pour des héros les intrépides garçons qui, malgré la geôle et les fusillades, redoublent là-bas de fureur contre les Juifs et leurs serfs.

Nous sommes persuadés qu'entre une France et une Roumanie également nationalistes et désenjuivées, la France que nous représentons, qui ne tolérerait pas un instant d'avoir pour ambassadeur à Bucarest un Thierry, marié à la Juive Rothschild, la Roumanie que représente tant de gardistes, la collaboration serait immédiate et féconde sur tous les terrains.

Au milieu du flot de haine et de mensonges qui déferle sur le cadavre d'une victime du judaïsme universel, c'est notre tâche et notre devoir de le répéter ici.

Lucien Rebatet

herveryssen.com
herveryssen.net